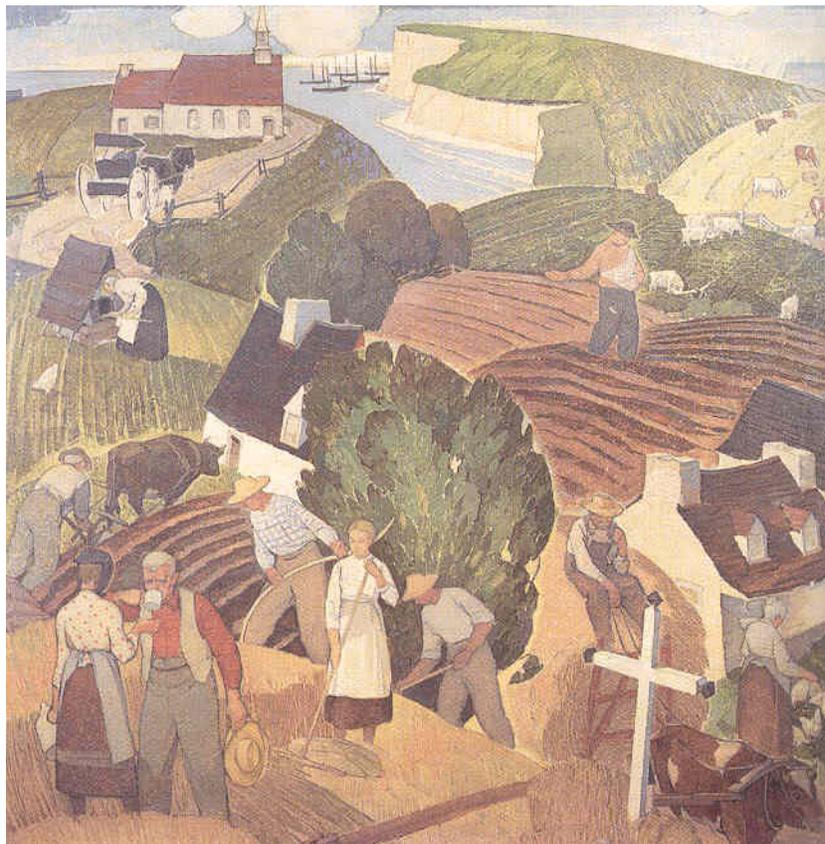


Louis Fréchette

Épaves poétiques



BeQ

Louis Fréchette

(1839-1908)

Épaves poétiques

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 173 : version 1.0

Louis Fréchette a publié plusieurs recueils de poésies, des drames et deux recueils de contes, *La Noël au Canada* (1900) et *Originaux et détraqués* (1892). De plus, il a fait paraître plusieurs contes dans différents journaux.

Son œuvre poétique comprend sept volumes, mais l'auteur a parfois reproduit les mêmes textes (avec quelques petits ajouts ou simplement des corrections) dans différents recueils, de sorte que son œuvre est moins abondante qu'elle n'y paraît.

- *Mes loisirs* (1963).
- *La voix d'un exilé* (1868).
- *Pêle-mêle* (1877).
- *Fleurs boréales* (1879).
- *Les oiseaux de neige* (1880).
- *La légende d'un peuple* (1887).
- *Feuilles volantes* (1891).

L'édition des *poésies choisies* (en trois volumes), publiée en 1908 par la Librairie Beauchemin, est dite *édition définitive, revue, corrigée et augmentée*.

Préface à l'édition de 1908

Les épaves sont ce qui reste après un naufrage, les débris abandonnés que la vague rejette sur les grèves, que les intempéries effritent, que le temps disperse et emporte à vau-l'eau. Les *Épaves poétiques*, c'est là un titre qui convient à ce livre, et qui répond parfaitement à la pensée de son auteur. Je n'ai pas la prétention de croire que ces bribes échapperont au naufrage qui attend les pauvres feuillets que j'ai jetés un peu toute ma vie au vent des événements et des circonstances. Si quelques-uns résistent plus longtemps que les autres au tourbillon qui les entraîne dans le gouffre inévitable de l'oubli, je n'aurai rien à désirer de plus.

Les plus importants de ces essais, peut-être, se trouvent compris, dans les deux premiers volumes du recueil que mes Éditeurs ont publié sous le titre général de *Poésies choisies*, c'est-à-dire dans *La Légende d'un peuple*, et *Les Feuilles volantes*, où se trouve comprise ma série de sonnets intitulée *Les Oiseaux de neiges*. En dehors de ces deux volumes, j'ai recueilli bon nombre de pièces inédites auxquelles j'ai ajouté ce qui m'a semblé le moins défectueux dans mes anciens recueils – *Mes loisirs*, *Fleurs boréales* et *Pêle-mêle*, dont le tirage est depuis longtemps épuisé. Enfin, l'ouvrage se clôt par mon drame *Veronica*, qui fut représenté au théâtre des Variétés, à Montréal, il y a quelques années, et qui n'a jamais été imprimé en entier.

Nul lien de cohésion entre ces pièces. La page patriotique s'accole à la page intime ; la strophe religieuse suit de près la

stance descriptive ; l'ode pindarique coudoie le récit légendaire ; la plainte d'un cœur blessé sans transitions à quelque réminiscence idyllique ; la romance pensive se mêle à la claironnée guerrière. Il y a plus : à côté d'un travail plus ou moins récent, s'étalent, dans leur inexpérience naïve, les aspirations du collégien à la recherche de la formule poétique et de la tournure qu'il donnera à l'extériorisation de son rêve, à l'expression de sa pensée.

Ces tentatives d'adolescent, qu'on est convenu d'appeler « péchés de jeunesse » – de même que nombre de bluettes légères ou d'impromptus de circonstances qui ne valent guère mieux – méritaient peu, je le sais, de trouver place dans un volume à prétentions plus ou moins sérieuses. Il eût été plus sage peut-être de laisser ces pauvres feuilles mortes s'envoler au gré des brises d'automne, à jamais perdues pour les lecteurs et pour moi. Néanmoins, si ces humbles essais n'ont qu'une valeur à peu près nulle comme œuvre d'art, ils en ont une au point de vue documentaire. Ils sont non seulement l'expression d'une pensée ou d'un rêve en embryon, mais on y trouvera de plus la trace des efforts littéraires qui ont caractérisé toute une époque intellectuelle dans notre pays. On peut y suivre pour ainsi dire pas à pas les développements d'une âme en proie aux hantises d'une poésie dont elle ignorait le langage, les règles et les procédés, et qu'elle essayait de traduire sans modèles, sans traditions et presque sans maîtres.

On y découvrira surtout les défauts et les qualités du milieu ambiant, l'avènement d'une génération qui, malgré ses tâtonnements et ses hésitations, a parcouru jusqu'à nos jours un chemin qu'on ne saurait mesurer sans quelque satisfaction, et

peut-être sans quelque profit, si ceux qui sont venus après elle veulent la juger avec impartialité.

C'est à ceux des nôtres qui sont aujourd'hui en relations constantes avec les publications françaises, avec les écrivains de toutes les écoles, qui n'ont qu'à le vouloir pour mettre la main sur les chefs-d'œuvre classiques et modernes, sur les critiques les plus autorisées, de même que sur des ouvrages de toutes les nuances et de toutes les portées, traitant de l'art d'écrire ; c'est à ceux-là, dis-je, qu'il sera sans doute intéressant de remonter vers un passé si différent d'aujourd'hui, et pourtant encore si peu éloigné de l'époque actuelle.

Ils se demanderont peut-être comment, en suivant nos classes des *Humanités* ou de *Rhétorique*, en étudiant une profession pour s'assurer le pain quotidien, nous avons le courage d'aborder la culture des Lettres – surtout quand il nous fallait, de soi, s'initier à tout, même aux ressources de la langue – et cela sans espoir d'obtenir la moindre rémunération, le moindre succès dans la vie.

Envisagés de cette façon, les faiblesses même de nos premiers écrits comparés à la valeur relative de ceux qui les ont suivis, peuvent servir de leçon utile à ceux que les difficultés et les insuccès pourraient décourager dans la voie littéraire – voie toujours si ardue dans un pays comme le nôtre, et qui pourtant conduit seul un peuple vers les hautes destinées intellectuelles.

L. F.

Épaves poétiques

Édition de référence :
Montréal : Librairie Beauchemin, 1908.

Image de la couverture :
Maurice Raymond (né en 1912),
Poème de la terre, 1940. Musée du Québec.

Ode

*Pour l'inauguration du monument élevé à la mémoire
de Mgr de Laval, premier évêque de Québec.*

Notre avenir allait s'ouvrir sur l'Inconnu.

Pour nos rangs décimés le temps était venu

De voir s'accomplir les présages.

Et l'on se demandait, dans l'effroi prosterné,

Pour ce pays naissant quelle heure avait sonné

À l'éternel cadran des âges.

Contre la destinée et les arrêts du sort,

Quand toute résistance a brisé son ressort,

À quoi sert de fourbir des armes ?

Le découragement régnait de toutes parts ;

Et nos preux regardaient s'effondrer leurs remparts,

Avec des yeux rougis de larmes.

Mornes, et refoulant mille sanglots amers,
Nos pères avaient vu, pour repasser les mers,
Partir le drapeau de la France ;
Et, groupe de héros oubliés sous les cieux,
Ils promenaient partout leurs regards anxieux,
Cherchant la dernière espérance.

Alors, du haut des airs, sur ces abandonnés,
L'Archange protecteur des peuples nouveau-nés
Dans l'ombre ouvrit sa main céleste ;
Et l'oreille entendit, des éternels sommets,
Une voix s'écrier : – Vous ne serez jamais
Orphelins, car ceci vous reste !

Et le front nimbé d'or, comme un nouveau Sina,
Le rocher de Québec soudain s'illumina ;
Et les vaincus, dans leurs détresses,
De tant de maux soufferts à demi consolés,
Virent briller au loin sur leurs murs écroulés,
L'arc-en-ciel des saintes promesses.

Douce terre natale, ô mon cher Canada !
Qui donc jetait ainsi ce fier *sursum corda*
À la nation prisonnière ?

Dans un ciel qui semblait à jamais obscurci,
Sur ces désespérés qui donc faisait ainsi
Luire l'espérance dernière ?

Un homme avait passé, grand parmi les humains,
Qui de son cœur avait, bien plus que de ses mains,
Bâti sur le haut promontoire
Où tonnaient si souvent la poudre et le canon,
Un temple de science et de paix, d'où son nom
Rayonne encor dans notre histoire.

Ce temple, monument d'un zèle sans rival,
Ce temple, l'abrégé de ton œuvre, ô Laval !
C'était lui qui, dans ces jours sombres.
Quand la fatalité nous broyait de ses nœuds,
Dressait sur les hauteurs son fronton lumineux,
Intact au milieu des décombres.

Retour inespéré des destins inconstants,
Sur cette ère de deuil le bras lassé du Temps
 Enfin daigna fermer les portes :
L'airain ne gronda plus au front de nos cités ;
Et l'on cessa de voir sur nos champs dévastés
 Passer de sanglantes cohortes.

Mais de nouveaux périls se creusaient sous nos pas ;
Dans ses obscurs desseins le hasard n'allait pas
 Laisser nos forces inactives ;
Aux pauvres naufragés dont l'effort surnageait,
Pour d'autres lendemains l'avenir ménageait
 D'autres luttes en perspectives.

Les noirs complots après le défi des clairons !
Après la foudre, après le choc des escadrons,
 L'éclosion des haines sourdes !
Plus de sabres au clair ! plus de vols d'étendards !
Mais l'astuce dans l'ombre empoisonnant ses dards...
 C'était l'heure des tâches lourdes.

Alors, sourd ou rebelle aux lâches compromis,
Sur sa cime, au milieu des créneaux ennemis,
 À son passé toujours fidèle,
Déconcertant l'intrigue et ses pièges adroits,
Pour sauver notre race et défendre nos droits,
 Le temple se fit citadelle.

Il devint plus : ce fut le sublime creuset
Où dans les cœurs, de père en fils, se transfusait
 L'essence des sèves robustes ;
Où l'âme des aïeux et des héros d'hier
Fermentait, allumant au sang d'un peuple fier
 La passion des choses justes.

Nous avons à garder notre langue, nos lois,
Nos coutumes, nos mœurs, nos souvenirs gaulois,
 Notre Foi, ce dernier refuge !
Ce fut l'Arche, vaisseau solidement ancré,
À qui l'on confia tout ce dépôt sacré,
 Et qui le sauva du déluge.

Le saint Temple ! voyez émerger de son sein,
Ces nouveaux combattants, infatigable essaim
 Armé pour la cause commune ;
Au soleil des forums, à l'ombre des clochers,
Ils ont massé leur nombre, et luttent, retranchés
 Dans la chaire ou dans la tribune.

Ils vont, prêtre, orateur, poète, historien...
C'est le dernier carré des vieilles gardes : rien
 N'abat leur effort unanime.
Ce sont les paladins des suprêmes combats ;
Nul ne manque à l'appel... Canadiens, chapeaux bas !
 Devant le défilé sublime !

Ô Laval ! ces grands jours sont maintenant lointains ;
De nos rivalités les brandons sont éteints ;
 La Discorde a plié son aile ;
Joyeux avant-coureur de nouvelles saisons,
On voit, lueur sereine, au bord des horizons
 Poindre une aurore fraternelle.

Paix à tous désormais !... L'ombre de Papineau,
Triomphante, sourit au bronze de Garneau ;
Et la divine Poésie,
Du haut de l'Empyrée abaissant son essor,
Au nom de la Patrie attache un fleuron d'or
À la lyre de Crémazie !

Les choses ont ainsi leurs flux et leurs reflux :
Les rivaux d'autrefois ne se mesurent plus
Que dans des joutes pacifiques...
Et, là même, ô Laval, c'est toi qui nous défends,
Puisque c'est toi qui ceins les reins de nos enfants
Pour ces arènes magnifiques !

C'est ton œuvre, grand mort, qui fit cela pour nous !
Aussi voilà pourquoi tout un peuple à genoux,
Plein d'une émotion sincère,
Naufragé que ta voile a su conduire au port,
Dans sa reconnaissance acclame avec transport
Ce glorieux anniversaire !

Ô noble *Alma Mater*, laisse-nous te bénir !
Tu sauvas le passé : pour sauver l'avenir,
 Puisse ta masse grandiose,
Sur ton roc, face à face avec l'azur des cieux,
Pour des siècles encor rayonner à nos yeux
 Dans des splendeurs d'apothéose !

Le quatorze-juillet

C'était le Quatorze-juillet ;
Le peuple, qui se réveillait
 En transe,
Chassa les rois épouvantés
Et proclama tes libertés,
 Ô France !

Depuis, sans jamais te lasser,
Sur le monde on te vit passer
 Sereine,
Semant tous les progrès divers,
Et rayonnant sur l'univers,
 Ô Reine !

À toi nos vœux les plus touchants,
Ô nation digne des chants
 D'Homère !
Dans le deuil comme aux jours vainqueurs,
À toi tout l'amour de nos cœurs,
 Ô Mère !

* * *

Ô Quatorze-Juillet ! ô sublime réveil !
Les peuples affranchis acclament ton soleil
 Dont la chaleur partout pénètre...
Soleil qui dissipa tant de brouillards épais :
Soleil de liberté, de justice et de paix ;
 Aurore des soleils à naître !

Quand brillèrent au ciel ses éclats fulgurants,
Comme à Sodome, on vit des antiques tyrans
 Fondre les vieux donjons de pierre ;
On vit surgir au jour tous les droits enfouis ;
Et devant ses rayons, farouches, éblouis,
 Dix siècles baisser la paupière !

Les hydres de la nuit, les larves du passé,
Cachots suintants et noirs, horribles *in pace*
 Voués à d'horribles usages,
Tenailles, chevalets, formidables verrous,
Chaînes, haches, billots, lourds registres d'écrous,
 Sombres attirails des vieux âges ;

Massifs créneaux, murs sourds et muet souterrain,
Ais de chêne roulant sur triples gonds d'airain,
 Coins obscurs où la mort fermente,
Seuils où l'on dit au jour un éternel adieu,
Tout, sous le bras du peuple et le souffle de Dieu,
 Fut balayé dans la tourmente !

L'Ange de l'avenir avait choisi les siens.
La Bastille tomba comme les dieux anciens
 Devant l'apôtre de Solyme ;
Et, dans l'effondrement, le tumulte et les cris,
On vit l'humanité debout sur les débris,
 Dans un embrassement sublime.

Un immense hosanna s'éleva dans les airs,
Et d'échos en échos alla jusqu'aux déserts
 Annoncer qu'au beau ciel de France,
Effroi du despotisme à jamais confondu,
Brillait cet arc-en-ciel si longtemps attendu :
 L'arc-en-ciel de la délivrance.

* * *

Ô Paris, grand semeur de l'immortel sillon !

Ô France, noble nef dont le fier pavillon

Vole sans cesse à la conquête

Des mondes inconnus perdus dans l'avenir,

Ce jour entre tous cher à votre souvenir,

Vous l'avez pris pour votre fête !

France, ce que tu fais, tu le fais toujours grand.

Vers les plus hauts sentiers, toujours au premier rang,

Tu prends le monde pour domaine ;

Et s'il faut une fête à ta virilité,

C'est la fête du Peuple et de la Liberté,

La fête de la race humaine !

Ah ! si partout où luit l'éclat de tes bienfaits,

Où l'on bénit ton nom, où l'on sent les effets

– Aux palais ou dans les chaumières –

De tout ce que tu fis pour notre humanité ;

En tous lieux où quelqu'un vit libre, racheté

Par ton sang ou par tes lumières ;

En tous lieux où ton nom brisa quelque lien,
Où ton ardent esprit a semé quelque bien,
Comme soldat ou comme apôtre,
Noble bilan d'honneur, tout devait se compter,
On verrait aujourd'hui tes étendards flotter,
France, d'un bout du monde à l'autre !

Mais qu'importe à ton cœur, la tourbe des ingrats,
Si l'on trouve toujours ton génie et ton bras
Au service des saintes causes !
Laisse dans l'univers chacun suivre sa loi ;
Laisse mordre ou ramper ; ta mission, à toi !
C'est d'accomplir de grandes choses !

Et vous, ses ennemis toujours prêts à sévir,
Si vous avez jamais rêvé de l'asservir,
Vous ne savez ce que vous faites ;
Malgré tous vos efforts, vous la verrez toujours
Vous dominer d'en haut, grande dans ses beaux jours,
Plus grande encor dans ses défaites !

La France est au-dessus de vos lazzi moqueurs !
Un poète l'a dit : – Vous vous croirez vainqueurs ;
 Vous croirez l'avoir poignardée ;
Au droit substituant la torche et le canon,
Vous vous direz : – Enfin, la France est morte ! – Non !
 Elle vous vaincra par l'idée !

Elle entrera chez vous – non pas par trahisons –
Mais pour briser les fers et rouvrir les prisons.
 Versant du miel dans votre absinthe,
Le pardon sur la lèvre et le livre à la main,
Frères, vous la verrez passer par le chemin
 Prêchant la fraternité sainte.

* * *

Et vous serez vaincus ! – Mais ses enfants, mais nous,
Nous ses fils éloignés qui l'aimons à genoux,
 À quoi devons-nous nous attendre ?
À nous les méconnus, à nous les oubliés,
La France tend au loin ses bras hospitaliers ;
 Disons-lui donc d'une voix tendre :

– Ô France, ô notre mère adorée à jamais !
Amour à toi qui fis luire à tous les sommets
 La grande liberté chrétienne !
Ta gloire rejaillit sur nous, car – Dieu merci ! –
Le Quatorze-Juillet, c’est notre fête aussi,
 Ô France, puisque c’est la tienne !

Mère, va ton chemin ! Dieu, l’auteur du progrès,
Du haut du ciel profond sourit quand tu parais
 Pour dénouer quelque servage ;
Oui, Dieu sourit là-haut, car ils ont blasphémé,
Ceux qui jamais ont dit que son Fils bien-aimé,
 Jésus bénissait l’esclavage !

Qui donc, parmi tous ceux que tu nommes tes fils,
Pourraient, lançant au ciel leurs aveugles défis,
 Entraver ta marche féconde ?
Quels guides imprudents pourraient te dévoyer,
Astre générateur, dont le puissant foyer
 Verse tant d’éclat sur le monde ?

Non, non ! tu dois toujours l'exemple aux nations !
Après avoir vaincu toutes les factions,
 À tout injuste joug rebelle,
Qu'il monte de la plèbe ou descende des rois,
Tu sauras marcher, libre et chrétienne à la fois,
 Dans la carrière où Dieu t'appelle !

* * *

Avec toi le passé s'écroule,
Sublime Quatorze-Juillet,
Avant ton aurore, la foule
Dans l'abjection sommeillait.
Tu parais, et soudain la France
Donne à la pauvre humanité
Ce gage de sa délivrance :
 L'Égalité !

Ô date d'immortels présages,
Avant toi que de maux soufferts !
Les peuples allaient par les âges
Traînant leur opprobre et leurs fers.

Tu brillas, et, brisant ses chaînes,
L'homme vit luire en sa fierté,
Au reflet des aubes prochaines,
La Liberté !

C'est toi, France, mère féconde
Qu'on ne saurait assez bénir,
Qui souffles ainsi sur le monde
Les effluves de l'avenir.
Quelle nation s'y dérobe,
Quand ta suprême autorité
Crie à tous les enfants du globe :
Fraternité !

Fraternité, divine flamme
Égalité, source du droit !
Ô Liberté, toi que proclame
Toute âme qui pense et qui croit !
Aux plis du drapeau tricolore,
Ô sainte et grande trinité !
Gloire au jour où vous vit éclore
L'humanité !

À sa majesté Victoria 1^{ère}

À l'occasion du 60^e anniversaire de son couronnement.

Sonnez, clairons ! sonnez, buccins ! sonnez, fanfares !
Flèches, dômes et tours, flambez comme des phares !
Bronze des carillons, tonnerres des créneaux,
Que votre voix réponde aux clameurs délirantes ;
Et que cent millions de poitrines vibrantes
Mêlent un long vivat aux chants nationaux !

Qu'on festonne les murs ! qu'on pavoise les rues !
Que partout, au dessus des foules accourues,
Flotte un vol d'étendards sous le ciel radieux !
Qu'un essaim de drapeaux couronne tous les faîtes :
C'est le roi des grands jours, c'est la fête des fêtes,
L'anniversaire auguste, éclatant et joyeux !

Que va-t-on célébrer ?... Quelque nom de victoire
Inscrit en lettres d'or au fronton de l'Histoire ?
Quelque héros fameux par le glaive et le sang ?
Quelque dompteur de rois, fier gagnant de batailles,

Colosse aux seins d'acier dont les plus hautes tailles
N'atteignent point le torse orgueilleux et puissant ?

Est-ce au moins quelque État, nation souveraine,
Qui fête son triomphe en quelque molle arène
Où sa gloire a conquis quelque immense renom,
Ou laissé sur ses pas quelque immortelle trace ?
D'un pays tout entier ou de toute une race
Est-ce l'apothéose éblouissante ?... Non !

Non ce n'est pas non plus, aux murs du Colysée,
La rivale traînant sa rivale écrasée ;
Point de tombe à genoux sur le bord du chemin
Pour voir un favori du canon et du sabre,
Éperonnant les flancs d'un cheval qui se cabre,
Passer l'éclair au front et la foudre à la main !

Non ! silence aux accents des rouges épopées !
Aux cris victorieux comme au choc des épées !
Point d'outrage aux vaincus sous les yeux de leurs fils !
Point de morgue insensé agitant fer et flammes
Au grand soleil, pour mieux aviver dans les âmes
Les tragiques rancœurs des éternels défis !

Non ! c'est l'ovation clémente et magnifique ;
C'est le couronnement sublime et pacifique
De tout ce que la gloire a de moins offensant ;
Le cœur tout débordant d'émotion suprême,
C'est plus qu'un peuple entier, c'est l'humanité même
Qui pousse vers le ciel un cri reconnaissant.

Hommes de l'avenir, cette fête est la vôtre ;
Car sous tous les climats, d'un hémisphère à l'autre,
C'est l'hymen du Progrès et de la Liberté ;
Sous la même bannière, alliances bénies
C'est l'immense hosanna de vingt races unies
Dans un pacte d'amour et de fraternité !

* * *

Ô Reine ! soixante ans ont passé sur le monde
Depuis l'heure où, fidèle aux antiques serments,
Le vœu d'un peuple altier mit sur ta tête blonde
Le vieux bandeau royal des vieux césars normands.

Tu sortais de l'enfance, et l'existence encore
N'avait été pour toi qu'un matin triomphant ;
C'était cruellement assombrir ton aurore ;

C'était d'un poids bien lourd charger ton front d'enfant.

Le sceptre va trembler entre tes mains débiles :
Ton épaule ploiera sous ce fardeau de roi ;
L'aveugle populaire, aux instincts si mobiles,
Courbera-t-il longtemps son orgueil devant toi ?

La Révolte, semblable au levain qui fermente
Remue en Amérique et gronde en Orient ;
Ne va-t-il pas sombrer, vaincu par la tourmente,
Ce trône où ta beauté commande en souriant ?

Mais non ! À ton aspect la Révolte désarme ;
Toute haine se fond à ta sérénité ;
Devant la douce enfant dont il subit le charme,
Le vieux lion s'apaise et se couche dompté.

Et soixante ans, on vit, au milieu des désastres
De ce grand siècle en proie à tant de vents divers,
L'étoile d'Albion grandir parmi les astres,
Et ses rayonnements éblouir l'univers.

Sur les flots déchaînés, solide comme l'Arche,
La noble nef, cinglant au milieu des hourras,

Vogua, sans qu'un revers vint ralentir sa marche,
Vers les sommets féconds des nouveaux ararats.

Voyage solennel ! sublime traversée !
Jamais on n'avait vu, sur plus vaste chemin,
Plus ostensiblement, la divine pensée
Vers des destins plus hauts guider l'esprit humain.

Jamais on n'avait vu, malgré tous les présages,
Des rivages du Gange aux bords du Saint-Laurent,
Sous un même drapeau flottant au vent des âges,
Semblable impulsion vers le noble et le grand.

Ce fut un cycle d'or, de calme et de lumières,
À l'appel du Génie aux multiples aspects,
On vit même au foyer des plus humbles chaumières,
Naître une ère d'espoir, de justice et de paix.

La vierge Liberté chanta toute sa gamme.
Et le monde, de l'un jusqu'à l'autre océan,
Regardait, étonné, cet empire géant
Agenouillé devant le sceptre d'une femme !

* * *

Ce sceptre, il nous fut doux ; ton joug nous fut léger,
Ô Reine ! On voit souvent la masse s'insurger
 Contre le pouvoir qui l'opprime ;
Mais qui pourrait frapper le bras qui le défend ?
D'un mouvement ingrat, qui vit jamais l'enfant
 Mordre la main qui le caresse !

Pour le peuple, en effet, une aurore avait lui.
Tu dis : Le souverain, ce n'est pas moi, c'est lui !
 Et pour maintenir l'équilibre,
Tu mis dans le plateau le livre de la Loi,
Sachant qu'on n'est jamais grande reine ou grand roi
 Qu'en régnant sur un pays libre.

Oui, durant soixante ans, le despotisme ancien
Devant ton sceptre d'or dut abaisser le sien,
 En rebroussant sa marche oblique ;
Et l'Histoire dira, dans l'avenir des temps :
– Ce règne glorieux, qui dura soixante ans,
 Fut soixante ans de république !

Du vieux code il a su briser le cadre étroit ;
De nos jours, grâce à lui, sur le terrain du droit,

Plus d'inégalité factice !
L'odieux privilège, autrefois acclamé,
S'incline maintenant, à jamais désarmé,
Devant l'éternelle Justice.

Ô généreux essor vers l'immense horizon !
Pour le cœur et l'esprit, pour l'âme et la raison,
Ce règne est une délivrance ;
C'est l'aube avant-coureur des grands soleils levants,
L'Ange des jours futurs qui sonne aux quatre vents
La diane de l'espérance.

Or notre siècle heureux te devra ce progrès,
Ô souveraine, qui, sans efforts ni regrets,
Dédaigna les vains bruits qu'on prône,
Et qui, femme sans tache ou fière Majesté,
Des vertus de la plèbe ornant la royauté,
Sus démocratiser le trône.

* * *

Ô reine ! je n'ai pas, maladroit courtisan,
La strophe adulatrice et le vers séduisant
Qu'il faut, dit-on, pour plaire aux têtes couronnées.

On pourrait remonter le cours de mes années,
Sans trouver sous ma plume, au parler toujours franc,
Un mot de flatterie à l'adresse d'un grand.
Au contraire, invoquant l'inexorable Histoire,
J'ai souvent dirigé ma verve imprécatoire
Contre les oppresseurs dont la perversité
Fit durant si longtemps pleurer l'humanité
Saignante sous l'effort de ses révoltes vaines.
En outre, par le sang qui coule dans mes veines,
Par la religion du passé, j'appartiens
À de chers souvenirs qui ne sont pas les tiens.
Ton drapeau, fier symbole à qui je rends hommage,
Ce drapeau, dont l'éclat reflète aux yeux l'image
Du soleil qui pour lui ne se couche jamais,
Ce drapeau de ta race, et le mien désormais,
Il me fut imposé dans un jour de défaite ;
Et quand je le bénis, quand les miens lui font fête,
Je ne sais quelle voix me crie au fond du cœur :
« Passe outre ! ce drapeau, c'est celui du vainqueur ! »
Eh bien, quand, malgré tout, d'un œil pensif je sonde
Tout ce que ton exemple a fait de par le monde
Pour la démocratie et pour la liberté,
Sans renier en rien ma foi ni ma fierté,
À toi qui présidas à cette ère sereine,

Je sens pouvoir t'offrir, bien sincère, ô ma Reine !
Avec ma loyauté de sujet-citoyen,
L'hommage du Français et du républicain !

Sonnez, clairons ! sonnez, buccins ! sonnez, fanfares !
Flèches, dômes et tours, flambez comme des phares !
Qu'on jonche les chemins de fleurs et d'*ever-green* !
Qu'un hymne saint réponde aux salves délirantes ;
Et que cent millions de poitrines vibrantes
À tous les vents du ciel chantent : *God sav' the Queen* !

À M. l'abbé Tanguay

*Auteur du « Dictionnaire généalogique des familles
canadiennes »*

Quand l'Histoire, prenant son austère burin,
Des âges qui s'en vont, sur ses tables d'airain,
 Fixe l'empreinte ineffaçable,
Son œil impartial n'a pas de trahisons,
Mais forcé d'embrasser d'immenses horizons,
 Il néglige le grain de sable.

Le pic au front altier lui cache le sillon ;
Elle n'aperçoit point le timide oisillon
 Qui bâtit son nid dans les seigles ;
Son fier regard, qui va de sommets en sommets,
Toujours tourné là-haut, ne s'arrête jamais
 Qu'à regarder voler les aigles.

Empereurs, potentats, capitaines fameux,
Chefs d'un jour surnageant sur les flots écumeux
 Des déchaînements populaires,
Éclatante victoire ou drame ensanglanté,
Grands hommes ou hauts faits ont seuls droit de cité
 Dans ses annales séculaires.

Quand Turenne, frappé d'un boulet de canon,
Rend l'âme au champ d'honneur, elle redit son nom,
 Et va s'incliner sur sa tombe :
Elle donne des pleurs au général mourant ;
Mais passe sans regrets, d'un pas indifférent,
 Devant l'humble conscrit qui tombe.

Les peuples, roulent en tourbillon ;
Et comme, lorsque au loin défile un bataillon,
 Les hauts cimiers seuls sont en vue,
Des héros et des grands elle compte les jours ;
Mais des petits, hélas ! oubliés pour toujours,
 La masse est à peine entrevue.

Amant passionné des temps qui ne sont plus,
Quand j'évoque, rêveur, des siècles révolus
 L'image au fond de ma mémoire ;
Ou quand, ceignant le front de nos nobles aïeux
D'un diadème d'or, Garneau fait sous mes yeux
 Surgir tout un passé de gloire ;

Devant la foule alors qui s'écarte pour eux,
Je vois passer au loin les mânes de nos preux
 En cohorte resplendissante,
Jetant à l'aventure un sublime cartel,
Et gravant sur nos bords un poème immortel,
 De leur épée éblouissante.

Je compte nos grands noms, soldat, prêtre, trappeur,
Pionniers, chevaliers sans reproche et sans peur,
 Tous ceux dont notre orgueil s'honore :
Depuis l'humble martyr qui convertit les cœurs,
Jusqu'au vaillant tribun foudroyant nos vainqueurs
 Des éclats de sa voix sonore.

Mais, dans les rangs pressés de ce groupe charmant,
D'un regard anxieux, je cherche vainement,
 Quel que soit le livre que j'ouvre,
Tous ces héros obscurs qui, pour ce sol naissant,
Versèrent tant de fois leurs sueurs et leur sang,
 Et qu'aujourd'hui l'oubli recouvre.

Ils furent grands pourtant, ces paysans hardis
Qui, sur ces bords lointains, défièrent jadis
 L'enfant des bois dans ses repaires,
Et perçant la forêt l'arquebuse à la main,
Au progrès à venir ouvrirent le chemin...
 Et ces hommes furent nos pères !

Quand la France peuplait ces rivages nouveaux,
Que d'exploits étonnants, que d'immortels travaux,
 Que de légendes homériques,
N'eurent pour tous héros que ces preux inconnus,
Soldats et laboureurs, cœurs de bronze, venus
 Du fond des vieilles Armoriques !

Le temps les a plongés dans son gouffre béant...
Mais d'exhumer au moins leur beaux noms du néant,
 Qui fera l'œuvre expiatoire ?...
C'est vous, savant abbé ! c'est votre livre, ami,
Qui se fait leur vengeur, et répare à demi
 L'ingratitude de l'Histoire !

À S. A. R. le duc d'York et de Cornwall

Plus tard prince de Galles

À l'occasion de sa visite au Canada.

Au gré des brises parfumées
Qui soufflent des grands monts déserts,
Voyez serpenter dans les airs
De longs panaches de fumées.

C'est une escadre de géants
Qui débouchant des mers sauvages,
Vient déployer sur nos rivages
L'âpre décor des océans.

Sur le flot que leur proue effrange,
Ils s'avancent, fiers et hautains,
Pendant que, des brumeux lointains,
Émerge leur profil étrange.

Le bronze hurle en leurs sabords ;
La guerre gronde en leurs cordages ;
Viennent-ils, des noirs abordages
Porter l'alarme sur nos bords ?

Non, vraiment, que chacun respire !
Car, au signal des porte-voix,
Couronné d'un vol de pavois,
Paraît le drapeau de l'Empire !

Vivat ! Mais quels aspects nouveaux,
À mesure qu'il se déroule,
Soulèvent au sein de la foule
Cette tempête de bravos ?

Ah ! c'est qu'une de ces carènes
Vient d'arborer sur l'horizon
La pourpre d'un royal blason :
Salut aux couleurs souveraines !

Oui, c'est l'antique royauté
Qui vient d'apprendre, en nos parages,
Ce que peut dissiper d'orages
Le soleil de la liberté.

C'est l'héritier des vieilles races,
Qui vient voir ce que, pour toujours,
Chez nous l'esprit des nouveaux jours
A lavé de sanglantes traces !

C'est le fils aîné de nos rois :
Avant d'être sacré le Maître,
Il vient nous dire qu'il veut être
Le premier gardien de nos droits.

Soit ! car il veut suivre sans doute
L'exemple tracé devant lui ;
Or nul phare plus haut n'a lui
Pour éclairer plus noble route !

* * *

Halte, Prince ! Entends-tu ces rumeurs, ce canon,
Tous ces hourras joyeux que l'on mêle à ton nom,
Et sur les foules affolées,
En flots harmonieux l'airain carillonneur,
Du haut des vieilles tours, lancer en ton honneur
Ses plus solennelles volées ?

Un essaim de drapeaux voltige à tous les mâts...
C'est Québec, c'est la ville aux grands panoramas
Qui, debout sur son promontoire,
Dans l'éclat du matin t'a vite reconnu...
Prince, cargue ta voile, et sois le bienvenu
Au seuil sacré de notre histoire !

Regarde ! c'est ici, sous ce sommet altier,
Que, rival des plus grands, notre immortel Cartier
Jadis ancra sa caravelle,
Et déroulant au vent ses plis fleurdelisés,
Vint, la Croix à la main, aux incivilisés
Apporter la bonne nouvelle.

Regarde ces longs prés, ces penchants, ces vallons,
Et, par delà ces champs ondulés d'épis blonds,

Cette forêt mystérieuse...

Ici l'on combattit souvent un contre vingt ;

Pas un guéret, pas un fourré, pas un ravin

Qui n'ait sa page glorieuse !

Car, de nos moissons d'or si fiers que nous soyons,

L'herbe qui, le printemps, verdit dans nos sillons

Prend sa racine en bien des tombes ;

Sur nos bords aujourd'hui si paisibles, le vent

Aux arômes des bois a mêlé bien souvent

L'odeur des fauves hécatombes.

Lève les yeux, c'est là, sous ces hauts bastions,

Qu'en un jour fatidique on vit deux nations,

Aux lueurs du canon qui gronde,

Dans ce vaste champ-clos aux merveilleux décors,

Ainsi que deux géants s'étreindre corps à corps,

Pour changer la carte d'un monde.

Ce fut un duel épique en un sombre ouragan.
Deux preux, Wolfe et Montcalm, s'étaient jeté le gant,
Et pour mieux mesurer leur taille,
À la tête des leurs dans ce choc hasardeux,
Sur des monceaux de morts s'étaient couchés tous deux
Fauchés par l'ardente bataille.

Ce furent les martyrs d'un nouvel univers :
Comme si Dieu voulût que, sous ces gazons verts
Où, sans distinctions aucunes,
Ennemis comme amis ont confondu leurs os,
Pour le bonheur de tous le sang des deux héros
Noyât d'éternelles rancunes.

Combien de chocs sanglants, de luttés sans merci,
De combats acharnés haletèrent ici,
Jusqu'au jour des dernières crises,
À cette époque où rien n'égalait, tu le sais,
L'héroïque valeur des vieux colons français
Avec la barbarie aux prises !

Mais l'orage atteignit à son point culminant
Quand les peuples armés de l'ancien continent,
Héritiers d'antiques colères,
Sur ce sol vierge encor se donnant rendez-vous,
Dans leur ambition transportèrent chez nous
Leurs rivalités séculaires.

Nous luttâmes longtemps, nous luttâmes sans fin,
Jusqu'à ce que, vaincus par le nombre et la faim,
Après la suprême victoire,
Nous dûmes succomber, privés de tous soutiens,
Lorsque le sort jaloux fit en faveur des tiens
Pencher son urne aléatoire.

Et quand le sort, fixant tout espoir incertain,
Eut enfin mis le sceau sur le futur destin
De cet immense territoire,
Du coup de dé final il consola les cœurs,
En décernant à tous, vaincus comme vainqueurs,
Une part égale de gloire.

* * *

Les pages de l'Histoire ont toujours leur verso :
Ce qui semble une tombe est parfois un berceau.

* * *

Souvent le sang versé sur les plaines rougies
Retrempe le ressort des mâles énergies...
 Entre les anciens combattants
L'Ange des noirs conflits dès lors ferma son aile ;
Et devant nous, depuis, une ère fraternelle
 Ouvrit sa porte à deux battants.

La grande loi qui veut que tout meure et renaisse
À fait revivre ici, radieux de jeunesse,
 D'ardeur et de virilité,
Un peuple fier d'avoir, en ses veines vivaces,
Le sang chaud et fécond des deux plus fortes races
 Dont s'honore l'humanité.

Des préjugés d'antan il a brisé les chaînes ;
Et, l'œil plein du rayon des aurores prochaines,
 Il poursuit son noble chemin,
Peuple libre, ennemi de tous les arbitraires,
Peuple de travailleurs, surtout peuples de frères
 Qui marchent la main dans la main.

Les rivaux d'autrefois, devenus des émules,
Ont des anciens défis renié les formules ;
 Et, du sol vaillants défenseurs,
À l'appel du péril, souvent un contre quatre,
Sous les mêmes drapeaux on les a vus combattre
 Et vaincre les envahisseurs.

Sans cesse élargissant la route où Dieu les mène,
Reculant les confins de leur riche domaine
 En infatigables lutteurs,
Ils ont fertilisé la lande et la savane,
Et nul désert n'a pu lasser la caravane
 De leurs hardis explorateurs.

De merveilleux projets l'âme toujours en quête,
Ils ont accumulé conquête sur conquête,
Et l'on voit, d'instant en instant,
Du fond de leurs torrents surgir des métropoles,
Pendant que leurs hameaux se couvrent de coupoles
Et leurs mers de palais flottants.

Ce n'est pas tout encore : ingénieurs sublimes,
De nos himalayes ils ont dompté les cimes
Au travers d'obstacles sans nom,
Et, par un coup d'audace immense et magnifique,
Relié l'Atlantique avec le Pacifique
Par un gigantesque chaînon.

Vaste artère par où, voyageuses cohortes,
Demain les nations jetteront à nos portes
Les richesses de l'Orient ;
Car l'heure va venir, l'heure où, sans jalousie,
Sur le sol canadien, l'Europe avec l'Asie
S'embrasseront en souriant.

Voilà ce peuple né de la lutte suprême !
Plus que tout autre il a résolu le problème
De la sainte fraternité :
Chez lui le droit de l'homme au devoir s'associe ;
La base de son socle a nom Démocratie,
Et la devise est : Liberté !

Dans la foi collective, il met son espérance...
Non content d'enlacer la fleur-de-lys de France
Avec les roses d'Albion
Il est fier de mêler encore, en sa guirlande,
L'âpre chardon d'Écosse au doux shamrock d'Irlande ;
Féconde et robuste union !

Union ! union ! alliance ! harmonie !
Tolérance chrétienne et concorde bénie !
Serions-nous donc les précurseurs
De ces jours radieux que l'avenir recèle,
Jours si longtemps rêvés de paix universelle
Où les nations seront sœurs ?

Envoi

Prince, on a dit qu'un peuple heureux n'a pas d'histoire.
Or, tu le vois, sans être un peuple aventureux,
Nous avons notre histoire, et nous vivons heureux,
En dépit de ce mot vide et déclamatoire.

Ce bonheur fait de paix, de calme et de repos,
À qui le devons-nous après la Providence ?
Si ce n'est à la fière et libre indépendance
Qui règne sous les plis de tes nobles drapeaux.

Reçois-en donc ici notre hommage sincère !
Les liens qu'en nos cœurs ont créés avant toi
Ton immortelle aïeule et notre auguste roi,
Ta présence aujourd'hui les double et les resserre.

Mais une femme est là qui trône à ton côté :
Dans nos chers souvenirs vivra sa douce image ;
Qu'elle accepte, elle aussi, sa part de notre hommage,
Reine déjà, de par la Grâce et la Bonté !

Que tout, jusques à l'air que sa bouche respire,
Se dispute en ce jour l'honneur de la charmer !
Ce n'est pas un pays qu'on devrait surnommer
Le plus beau joyau de l'empire !

Au poète national américain Longfellow

À l'occasion d'un voyage en Europe.

Un soir, tu t'envolas comme l'oiseau de mer
Dont le coup d'aile altier marque le gouffre amer ;
Et moi, debout sur la colline,
Murmurant à la brise un chant d'Hiawatha,
Longtemps je regardai le flot qui l'emporta,
Ô doux chantre d'Évangéline !

Comme on voit l'astre d'or, plongeant au sein des eaux,
Laisser derrière lui de lumineux réseaux,
Dorer les vagues infinies,
Quand ta barque sombrait à l'horizon brumeux
On entendit longtemps sur l'abîme écumeux
Flotter de douces harmonies.

Tu caressais ton luth d'un doigt mélodieux,
Ô barde ! et je t'ai vu d'un long regard d'adieux
Embrasser nos rives aimées,
Rêvant pour ton retour d'immortelles moissons

De poèmes ailés, de sublimes chansons
Et de légendes parfumées.

Tu partis et longtemps ta lyre résonna
Des vallons de Kildare aux penchants de l'Etna,
Sur le Danube et sur la Loire ;
Et, brillante fanfare ou fier coup de canon,
La brise qui passait nous apportait ton nom
Dans un long murmure de gloire !

Dans ces pays dorés où l'art a des autels,
Tu passais, sachant tous les fronts immortels
De l'Europe en grands noms féconde ;
Et, de Rome à Paris, de Londres à Guernesey,
Les maîtres t'acclamaient, rival improvisé
Qui surgissais du nouveau monde...

Mais, comme une aile blanche ouverte dans le vent,
J'ai vu poindre une voile aux lueurs du Levant,
Dans un rayonnement féérique !
Le bronze de Cambridge a grondé dans sa tour ;
Et, dans son noble orgueil, d'un long frisson d'amour
Tressaille la jeune Amérique !

Écoutez ! – mille voix s’élèvent dans les airs.
De la cité vivante et du fond des déserts
 Monte une immense symphonie.
Écoutez ces accents par la brise portés
Des bords de la Floride aux coteaux enchantés
 De la blonde Pennsylvanie !

Des gorges du Catskill au rivage lointain
Où le vieux Missouri, dans son cours incertain,
 Roule ses eaux couleur d’orange ;
Sous les arceaux touffus des grands bois ténébreux,
Au bord des lacs géants et des bayous ombreux,
 S’élève une cantate étrange.

Hosanna ! ces rumeurs, ces chants mystérieux,
C’est un monde hélant son barde glorieux ;
 Car le flot dont tu t’envirannes,
Ô vieux roc de Plymouth, berce encor ton enfant,
Poète bien-aimé qui revient triomphant,
 Le front tout chargé de couronnes.

1869

Salut au Mississippi

Salut ! Père-des-Eaux, fécond Meschacébé,
Fleuve immense qui tiens tout un monde englobé
 Dans tes méandres gigantesques !
Toi dont les flots sans fin, rapides ou dormants,
À des bords tout peuplés de souvenirs charmants
 Chantent cent poèmes dantesques !

Comme l'antique Hercule, ô colosse indompté,
Tu t'en vas promenant ta fière majesté
 De l'Équinoxe jusqu'à l'Ourse ;
Et ton onde répète aux tièdes océans
L'épithalame étrange et les concerts géants
 Des glaciers où tu prends ta source.

Tu connais tous les cieux, parcours tous les climats ;
La pirogue indienne et le pesant trois-mâts
 Te parlent de toutes les zones ;
L'aigle ami des hivers, le pélican frileux,
Le sombre pin du Nord, et le coton moelleux
 Se mirent dans tes vagues jaunes.

Vois ! tandis qu'à tes pieds, sur ton cours attiédi,
L'oranger qui se berce aux brises du Midi,
 Verse ses parfums et son ombre,
À ton front les sapins, accroupis à fleur d'eau,
Te tressent, blancs de givre, un éternel bandeau
 De leurs arabesques sans nombre.

Là, sur tes bords glacés où mugit l'aguilon,
Les chasseurs vont traquant l'ours du Septentrion
 De leurs flèches et de leurs piques ;
Ici, dans les détours où dorment tes remous,
Les noirs alligators foulant tes sables mous,
 Bâillent au soleil des tropiques.

Et puis, ô fleuve ! il semble, indécises rumeurs,
Que la voix du passé chante dans tes clameurs
 Quand ton flot se frange d'écume ;
Et qu'au fond des grands bois sur tes rives penchés,
On entrevoit, la nuit, l'ombre des vieux Natchez
 Glisser vaguement dans la brume.

Ô Chactas ! Atala ! c'est vous qui revenez,
À l'abri des vieux troncs par l'orage inclinés,
Voir passer les eaux murmurantes ;
Et toi, chantre immortel qui fis leurs noms si beaux,
Quittes-tu quelquefois la poudre des tombeaux,
Pour suivre leurs formes errantes ?

Oui, fantômes aimés, vous y venez souvent ;
Et voilà ce qui fait que, dans la voix du vent,
Soit qu'elle brame dans les landes,
Ou ronfle sur ta berge, ô vieux Meschacébé !
Le passant croit ouïr, quand le soir est tombé,
De mystérieuses légendes !

Beau fleuve ! emporte-moi dans ta course sans frein,
Souffle-moi tes senteurs, chante-moi ton refrain,
Endors-moi sur ta large lame ;
Que tes rayons dorés baignent mon front pâli !
Nouveau René, vers toi je viens chercher l'oubli :
Verse-moi son amer dictame !

1870

Au collège de Nicolet

À l'occasion du centenaire de sa fondation

À l'âge où l'homme sent battre son cœur plus vite
Sous les souffles féconds du divin Floréal,
Où tout autour de lui le caresse et l'invite
À se laisser bercer dans un rêve idéal ;

Où tout n'est qu'espérance, enivrement, aurore,
Où sous les purs rayons de l'horizon vermeil,
La vie ouvre son aile, et l'âme semble éclore
Comme une fleur céleste aux baisers du soleil ; –

Ô Nicolet ! à l'âge où l'on rit, où l'on aime,
Où l'on voit chaque jour passer devant ses yeux
Quelque lambeau doré de l'éternel poème
Que chante aux cœurs naïfs l'avenir radieux.

Un étranger, hélas ! sevré de toute ivresse,
Jeune encore, et déjà désireux d'oublier,
Frêle épave échappée à la vague traîtresse,
Vint baiser en pleurant ton seuil hospitalier.

Son front avait longtemps ruisselé sous l'orage,
Ses pieds avaient rougi les cailloux du chemin,
Un vent d'épreuve avait désarmé son courage :
Quelqu'un qui l'aperçut vint lui tendre la main.

De profonds dévouements nature inassouvie,
Le bon ange eut pour lui des mots réconfortants ;
Et devant ce vaincu précoce de la vie,
Ta porte, ô Nicolet ! s'ouvrit à deux battants.

Dans l'arche à la merci des flots noirs du déluge
La colombe rentrait avec son rameau vert ;
C'était le port serein, l'asile, le refuge,
L'oasis émergeant des sables du désert.

Au lutteur épuisé la Paix offrait sa palme ;
La douce quiétude avait enfin son tour ;
Après les jours troublés une atmosphère calme
De généreux oubli, d'indulgence et d'amour !

Ô sainte *Alma Mater*, j'ai revu tes portiques
À tes enfants toujours si largement ouverts,
Ton site inoublié, tes abords poétiques,
Et tes vieux pins croulant sous l'assaut des hivers ;

J'ai revu ton doux seuil, j'ai revu ta couronne
De parterres fleuris et d'odorants buissons,
Tes grands murs aux tons clairs et joyeux qu'environne
Un réseau de bosquets pleins d'ombre et de chansons ;

J'ai revu ton clocher tout blanc que le ciel dore,
Ton antique chapelle où nous priions tout bas,
Et tes vastes préaux et ta salle sonore,
Complices journaliers de nos bruyants ébats ;

Et quand de tes sentiers j'ai suivi les méandres
Dont les échos semblaient reconnaître ma voix,
Mille chuchotements familiers et tendres
Ont redit à mon cœur ces choses d'autrefois.

Ils m'ont redit tes soins, ta bonté maternelle,
Ton noble esprit vibrant en touchants unissons,
La douce paix des jours écoulés sous ton aile,
Tes exemples pieux et tes saintes leçons.

Et pourtant, évoqué par cette voix amie,
Nul de ces souvenirs l'un à l'autre lié
En moi n'a pu surprendre une fibre endormie :
Mon cœur reconnaissant n'avait rien oublié.

Non ! et c'est là ma joie en ce beau jour de fête
De sentir, abrité de nouveau sous ton toit,
Que si de longs hivers ont neigé sur ma tête,
Ils n'ont rien refroidi de mon amour pour toi.

Ô mon vieux Nicolet ! penche ton front, regarde
L'essaim de tes enfants sous tes yeux réuni :
Toutes les lèvres n'ont qu'un seul cri : Dieu te garde !
Il n'est dans tous les cœurs qu'un seul vœu : Sois béni !

Oui, sois bénie, ô Mère ! Instruis, console et prie !
Que vers ton noble but rien n'entrave tes pas !
Enfante des héros pour la double Patrie :
La grande de là-haut et celle d'ici-bas !

Et moi, quand je verrai mon dernier soleil luire,
Que la mort m'étreindra dans son cercle étouffant,
Mon grand regret sera de ne pouvoir te dire ;
– Le vieillard a payé la dette de l'enfant !

1903

À lady Edgar

En mémoire de son mari, sir James Edgar.

Il avait bien quinze ans, et moi j'en avais seize.
– Oh ! les bons souvenirs maintenant si lointains ! –
Nous écorchions à deux la grammaire française,
Les exercices grecs et les thèmes latins.

Tout est facile à deux, on s'encourage, on s'aide ;
Et si le soc s'aheurte aux cailloux du sillon,
On s'épaule, on s'arc-boute, et quand l'obstacle cède
Aux deux fronts le succès met un double rayon.

Notre amitié poussa de profondes racines.
Dès l'aube, quand les bois éveillés à demi
Saluaient le soleil, nos fenêtres voisines
S'ouvraient pour saluer le soleil et l'ami.

Nous étions deux oiseaux volant de la même aile,
Deux anneaux, deux chaînons l'un à l'autre rivés :
Hymen d'une âme sœur avec sa sœur jumelle ;
Frères d'un autre monde ici-bas retrouvés !

Tout nous était commun, nos chagrins et nos joies.
Et nos rêves d'enfants ne s'imaginaient pas
Que l'avenir pour nous pût avoir d'autres voies
Que celles qui s'ouvraient ainsi devant nos pas.

Oh ! oui, les rêves d'or de notre adolescence !...
La Muse nous berçait déjà sur ses genoux ;
Et mille émois troublants accusaient la présence
Des poètes futurs qui sommeillaient en nous.

Nous sentions sur nos fronts l'ombre d'un dieu descendre ;
Quelque chose en nos cœurs tressaillait effaré,
Sous le souffle divin qui remuait la cendre
Où dans son embryon couvait le feu sacré.

Tout éveillait chez nous de vagues rêveries :
Un vol d'insecte, un bruit de feuille, un chant d'oiseaux,
L'azur des monts lointains, la fleur d'or des prairies,
Les astres blonds semant des perles sur les eaux.

Et quel panorama pour des yeux de poètes :
Québec et son bassin, ce miroir fabuleux
Dont le cadre, gradins aux fières silhouettes,
S'étage en ondulant jusqu'aux horizons bleus !

Le soir surtout, assis au bord de la falaise,
Combien de fois – oh ! oui, dans l'ivresse ou le deuil –
Sans échanger un mot pour mieux rêver à l'aise,
N'avons-nous pas joui du sublime coup d'œil !

C'était, tout à la fois, une page d'histoire,
Un immortel poème, un merveilleux tableau,
Que cette vision du hardi promontoire
Le front dans le soleil et son ombre sur l'eau.

Et si quelque vaisseau partait au fil de l'onde,
Un vol de toile blanche à ses huniers géants,
Notre rêve suivait sa course autour du monde
À travers le désert des mornes océans.

En avons-nous choyé de ces folles chimères !
Leur spectre me sourit encore, et par moment,
Je crois, en revivant ces heures éphémères,
En ressentir encor le doux ébranlement.

Hélas ! souvent la vie a des étapes d'ombres,
Où pour les voyageurs bifurque le chemin :
L'onde la plus limpide a ses profondeurs sombres ;
Les jours les plus dorés ont tous un lendemain.

Il partit... Un matin la brise enfla sa voile,
Qui se perdit bientôt sous le ciel vapoureux ;
Il désertait le nid pour suivre son étoile ;
D'autres zones tentaient ses pas aventureux.

Il partit comme un flot que la marée emporte...
Il était noble et bon, beau comme un demi-dieu ;
La gloire l'attendait sur le seuil de la porte :
Ma foi dans sa fortune adoucit notre adieu.

La faveur lui sourit, le destin lui fit fête ;
Une fée à son bras, sous le feu des bravos,
Il monta sans relâche, il monta jusqu'au faîte,
Applaudi, salué, même par ses rivaux.

Nous nous sommes revus. Hélas ! nos destinées
Avaient suivi chacune un chemin différent ;
Mais nous avons vieilli tous deux, et les années
Nous avaient entraînés dans le même torrent.

Pourtant, si l'âge avait, sans pitié dans sa course,
Heurté chacun de nous aux branches du buisson,
Rien de notre amitié n'avait tari la source,
Nos cœurs comme jadis vibraient à l'unisson.

Mais pour les plus heureux l'existence est un leurre...
Un soir il est parti, cette fois pour toujours.
Et je suis resté seul, en deuil, attendant l'heure
Où j'irai retrouver l'ami des anciens jours.

1901

À Octave Crémazie

*(Lu à Montréal, à l'inauguration
de son monument, le 24 juin 1906.)*

Cher vieux Maître, salut ! c'est moi, moi, ton élève,
Quand pour toi le grand jour de justice se lève,
Qui viens, traînant un pas par les ans affaibli,
Mêler mon humble voix au solennel hommage
D'un peuple qui se groupe autour de ton image
Pour pleurer tes malheurs et venger ton oubli.

Oui, poète, c'est moi ! c'est moi, l'ami fidèle –
Lorsque ta gloire eut vu tout sombrer autour d'elle,
Et l'orage gronder sur ton front abattu –
Qui du choc déchirant sentit la meurtrissure,
Et dont le cœur encor saigne de ta blessure :
Vieux Maître, me reconnais-tu ?

Et cette foule même au concours grandiose,
Qui, pour battre des mains à ton apothéose,
Avec enthousiasme accourt de tous côtés,

Dans ses rangs empressés où chaque voix t'acclame,
Ne retrouves-tu pas quelque chose de l'âme
Des héros d'autrefois que ta lyre a chantés ?

Et n'est-ce pas aussi, pauvre muse exilée
Qui pleuras si longtemps ta chimère envolée,
N'est-ce pas que du haut de ce fier piédestal,
Ton ombre, que le vol de nos brises caresse,
Dans un tressaillement de joie et d'allégresse
A reconnu le sol natal ?

Ce sol natal qui fut ton amour et ta vie,
Dont la vue en un jour cruel te fut ravie,
Et que cherchait encor ton regard expirant,
Ce sol dont tu prônas les beautés et la gloire,
Avec cette effigie où revit ta mémoire,
Le regret trop tardif d'un peuple te le rend !

Oui, car pour toi l'exil avec sa coupe amère,
Les pleurs du fils mêlés aux larmes d'une mère,
Les navrants soubresauts d'un grand cœur foudroyé,
Les mornes désespoirs de ton âme meurtrie,
En ce jour radieux, qui te rend la Patrie,
Dis-moi, tout n'est-il pas payé ?

Le sacre du malheur est un sacre d'élite !...
Et puis, sur ce granit qui te réhabilite,
Ô Crémazie ! un mot s'écrit pour nos enfants :
Le mot des grands devoirs, le mot *Patriotisme*,
Mot qui sous tous les cieux signifie héroïsme,
Et qui chez nous a fait les vaincus triomphants !

Tu stimulas l'ardeur de nos vertus timides ;
Tu sus mettre un éclair en nos regards humides,
Sans jamais attiser d'inutiles rancœurs :
Ce mot qui, grâce à toi, fit notre race fière,
Si nous l'avons traduit dans le bronze et la pierre,
Tu l'avais gravé dans nos cœurs.

Aussi, ton monument, œuvre patriotique,
Ce n'est pas une ville, un parti politique,
Qui l'élève aujourd'hui. Don mille fois plus beau,
C'est – car ta gloire, ô Maître, a passé la frontière –
Unie en un faisceau, ta race tout entière
Dont le vœu t'offre ici l'hommage d'un tombeau.

Un tombeau vide, hélas ! mais où, gardienne auguste,
L'âme des fiers aïeux veillera sur ton buste ;

Socle où ton ombre, à toi, viendra souvent s'asseoir ;
Socle d'honneur d'où nul ne te fera descendre...
Où ceux qui n'ont pas pu s'incliner sur ta cendre
Lèveront les yeux pour te voir.

La Patrie, il est vrai, n'a pu se donner toute ;
Tes souvenirs ici regretteront sans doute
L'écho qui, réveillé par ton verbe éclatant,
Allait porter au loin tes strophes triomphales ;
Tes yeux ne verront point les beautés sans rivales
Du rocher paternel que ton cœur aimait tant.

Ici te manqueront les horizons sublimes
Dont la vue emportait ton aile vers les cimes ;
Tu n'auras pas Québec et son brillant décor ;
Mais, si de tout cela ton âme sera veuve,
Tu n'entendras pas moins la vague du grand fleuve
Dans le lointain chanter encor.

Et cela – tu le sais – cela c'est la Patrie !
La voix du Saint-Laurent, c'est la mère qui prie
Et chante sa romance au berceau de ses fils ;
La voix qui, sur nos bords, à chaque âme bien née
Sonne l'hymne viril, et dont la claironnée

Au besoin sait répondre aux orgueilleux défis.

Joyeux *sursum corda*, voix d'amour, voix céleste !

On n'est pas exilé lorsque cela nous reste !...

Toi, Maître, un étranger ! réponds hardiment : « Non !

Je suis chez moi, j'ai plus que ma part d'héritage,

Puisqu'on me donne ici la Patrie en partage :

La Patrie où vivra mon nom ! »

Repose donc en paix, vieux Maître, ô Crémazie !

Prestige de la Gloire et de la Poésie,

Ton œuvre, l'avenir va plus que l'achever :

Ton nom ici ! – là-bas ton cercueil ! – Ta souffrance

Va créer a jamais entre nous et la France

Un lien que ton cœur n'osa jamais rêver !

Sursum corda

À ma femme.

Il faisait froid. J'errais dans la lande déserte,
Songeant, rêveur distrait, aux beaux jours envolés ;
De givre étincelant la route était couverte,
Et le vent secouait les arbres désolés.

Tout à coup, au détour du sentier, sous les branches
D'un buisson dépouillé, j'aperçus, entr'ouvert,
Un nid, débris informe où quelques plumes blanches
Tourbillonnaient encor sous la bise d'hiver.

Je m'en souviens : – c'était le nid d'une linotte
Que j'avais, un matin du mois de juin dernier,
Surprise, éparpillant sa merveilleuse note
Dans les airs tout remplis d'arôme printanier.

Ce jour-là, tout riait ; la lande ensoleillée
S'enveloppait au loin de reflets radieux ;
Et, sous chaque arbrisseau, l'oreille émerveillée
Entendait bourdonner des bruits mélodieux.

Le soleil était chaud, la brise caressante ;
De feuilles et de fleurs les rameaux étaient lourds...
La linotte chantait sa gamme éblouissante
Près du berceau de mousse où dormaient ses amours.

Alors, au souvenir de ces jours clairs et roses,
Qu'a remplacés l'automne avec son ciel marbré,
Mon cœur, – j'ai quelquefois de ces heures moroses, –
Mon cœur s'émut devant ce vieux nid délabré.

Et je songeai longtemps à mes jeunes années,
Frêles fleurs dont l'orage a tué les parfums ;
À mes illusions que la vie a fanées,
Au pauvre nid brisé de mes bonheurs défunts !

Car quelle âme ici-bas n'eut sa flore nouvelle,
Son doux soleil d'avril et ses tièdes saisons ?
Épanouissement du cœur qui se révèle !
Des naïves amours mystiques floraisons !

Ô jeunesse ! tu fuis comme un songe d'aurore...
Et que retrouve-t-on, quand ton rêve est fini ?
Quelques plumes, hélas ! qui frissonnent encore
Aux branches où le cœur avait bâti son nid.

* * *

Et je revins chez moi, ce soir-là, sombre et triste...
Mais quand la douce nuit m'eut versé son sommeil,
Dans un tourbillon d'or, de pourpre et d'améthyste,
Je vis renaître au loin le beau printemps vermeil.

Je vis, comme autrefois, la lande, ranimée,
Étaler au soleil son prisme aux cent couleurs ;
Des vents harmonieux jasaient dans la ramée,
Et des rayons dorés pleuvaient parmi les fleurs !

La nature avait mis sa robe des dimanches...
Et je vis deux pinsons, sous le feuillage vert,
Qui tapissaient leur nid avec ces plumes blanches
Dont les lambeaux flottaient naguère au vent d'hiver.

Ô Temps ! courant fatal où vont nos destinées,
De nos plus chers espoirs aveugle destructeur,
Sois béni ! car, par toi, nos amours moissonnées
Peuvent encor revivre, ô grand consolateur !

Dans l'épreuve, par toi, l'espérance nous reste...
Tu fais, après l'hiver, reverdir les sillons ;
Et tu verses toujours quelque baume céleste
Aux blessures que font tes cruels aiguillons.

Au découragement n'ouvrent jamais nos portes :
Après les jours de froid viennent les jours de mai ;
Et c'est souvent avec ses illusions mortes
Que le cœur se refait un nid plus parfumé !

Toast à Louis-Amable Jetté

Gouverneur de la province de Québec

Ami, quand d'autres vont où le flot les emporte,
Inconscients jouets du flux et du reflux,
À deux battants pour vous la gloire ouvre sa porte,
Et vous proclame élu parmi tous les élus.

On ignore chez nous l'éclat du diadème ;
Et, sous l'autorité d'un code plébéien,
Nul titre ne saurait, fût-ce un titre suprême,
Éclipser à nos yeux celui de citoyen.

Ce titre nous suffit. Des puissants de la terre
Nous ne jalousons pas la pourpre et les faisceaux ;
Car ce qu'on nomme ailleurs le sceptre héréditaire
Peut se trouver ici dans chacun des berceaux.

Une fée avait mis bien des dons dans le vôtre :
Talent, amour du beau, droiture, dignité...
Quand elle fut partie, il en survint une autre
Qui vous fit ce cadeau sans égal, la bonté.

– Je veux à sa fortune ajouter des trophées !
Fit une voix nouvelle : il est bon ; qu’il soit grand !
– Inutile, ma sœur, dit la reine des fées,
Quiconque a ces dons-là s’élève au premier rang !

Vous venez de l’atteindre, ami, ce rang insigne ;
Il ne vous reste plus de grade à conquérir ;
Et vos frères, jaloux d’honorer le plus digne,
Regrettent de n’avoir plus rien à vous offrir.

Vous êtes dès ce jour un chaînon de l’Histoire,
Chaînon qui vous relie aux héros d’autrefois...
Si le vieux Frontenac, endormi dans sa gloire,
Pouvait vous accueillir du geste et de la voix,

Il vous dirait : « Venez ! et que je vous embrasse,
Mon fils ! votre passé ne peut être trompeur :
Vous êtes de mon sang, vous êtes de ma race ;
Vous êtes comme moi sans reproche et sans peur ;

Vous avez sans fléchir suivi la ligne droite ;
Vous serez de mon peuple un vaillant défenseur ;
Venez auprès de moi, prenez place à ma droite,
Noble enfant de la France, et mon vrai successeur ! »

Voici ce que dirait le fier guerrier, ce juste
Qui ne connut jamais les lâches compromis ;
Et nous applaudirions à sa parole auguste,
Nous, vos admirateurs et vos fervents amis.

Hommage donc au chef que l'avenir nous donne !
Sa main ne brandit point le glaive des vainqueurs ;
Il n'a pour attributs ni sceptre ni couronne...
À quoi cela sert-il pour commander aux cœurs ?

Son glaive d'acier pur, c'est sa noble franchise ;
Pour sceptre il a la foi du patriote ardent ;
Et sa couronne d'or, c'est l'auréole exquise
Qu'autour d'un front serein met un cœur débordant.

Et puis, qu'ajouterai-je ?... En vrai fils des ancêtres,
Toujours, quand bien des vents le poussaient autres parts,
Il fut fidèle au culte et des Arts et des Lettres :
Je le salue au nom des Lettres et des Arts !

Et pour jeter dans l'urne un grain de poésie,
Qu'on me laisse confondre en ce même hosanna
La compagne qui règne, entre toutes choisie,
Au doux foyer béni que le ciel lui donna.

1898

Stances

*À l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation
du collège de Lévis.*

De ses reflets vermeils dorant chaque fenêtre,
Et soulevant partout un triomphal *salve* !
Sur la ville qu'enfant maint des nôtres vit naître,
Joyeux anniversaire, un beau jour s'est levé !

Un de ces jours où, même avant que l'aube tendre
Ait fait place aux splendeurs d'un matin radieux,
Des lèvres et des cœurs, l'oreille croit entendre
Monter l'hymne touchant des souvenirs pieux.

Beau jour où le vieillard, qui se souvient encore,
Lève un doigt tremblotant pour essuyer un pleur
En croyant voir passer, le front nimbé d'aurore,
Le fantôme vivant de sa jeunesse en fleur.

Oh ! oui, c'est le passé, oui, c'est notre jeunesse,
Camarades vieilliss, chez amis d'autrefois !
Que Dieu, dont la bonté voulut que tout renaisse,
Nous permet aujourd'hui d'évoquer à la fois.

Il était bien étroit le tout petit collègue
Pour notre enfance pauvre à la hâte élevé ;
Mais il grandit celui que le Très-Haut protège :
C'était pour l'avenir le grain de sénévé.

Je me rappelle encor sa structure modeste...
Mais bien subtil serait le regard de celui
Qui pourrait découvrir le si peu qu'il en reste
Sous l'altier monument qui l'englobe aujourd'hui.

Pourtant je dirais : Honte à ma mémoire ingrate !
Si j'oubliais, devant ces vieux murs élargis,
Qu'il n'est jamais petit le logis de Socrate
Lorsque des amis vrais remplissent le logis.

Or qui, de notre temps, n'a conservé le culte,
Et le nom, dans son cœur profondément empreint,
Des premiers pionniers qui dans ce sol inculte
D'une main généreuse ont semé le bon grain ?

Ils furent à la tâche, ils furent à la peine :
Et quand à son banquet s'assied le moissonneur,
Devant la gerbe d'or, devant la grange pleine,
Il est juste qu'ils aient aussi part à l'honneur !

Gloire aux fils de Laval, vaillants semeurs d'idées,
Qui vinrent après eux, en fraternels rivaux,
Arrosant à leur tour les glèbes fécondées,
Des humbles défricheurs couronner les travaux !

Mais gloire à vous aussi – vous que La Salle envoie
Porter au bout du monde un zèle sans rival –
Qui, dans ce jour béni, nous valez cette joie
De marier son nom à celui de Laval !

Et qu'il ait avant tous sa large part de gloire,
Celui qui fit fleurir les premiers fruits semés ;
Au Frère Herménégilde, à sa noble mémoire,
L'hommage ému des cœurs que son cœur a formés.

Assez parler pourtant du passé ! Si l'on aime
Un jour comme aujourd'hui vivre de souvenir,
On aime à voir aussi, dernier mot du poème,
Dans l'éclat du présent rayonner l'avenir.

Le présent, c'est le chêne arc-bouté sur sa tige,
Dans l'effort créateur de sa virilité,
Auquel un demi-siècle ajoute le prestige
De la puissance unie à la fécondité.

Le présent, cher ancien collègue ! c'est encore
Ton grandiose aspect, ton front monumental,
Qui domine si loin l'espace, et le décore
Comme un joyau superbe orne un bandeau royal !

Si bien qu'aux feux du soir quand s'enflamme ta cime,
L'étranger à qui rien n'a révélé ton nom
S' imagine entrevoir, dans un cadre sublime,
Le fronton d'or de quelque antique parthénon !

Que dis-je antique ? Non, car ta splendeur hautaine
Brille encore au soleil de ton premier été ;
Qu'est-ce que la minute ou que la cinquantaine
Sur le chemin qui mène à l'immortalité ?

Non, tu n'es pas encor l'aïeule, mais la mère !
La mère qu'on chérit, la mère au doux accueil,
Dont on salue au loin la grâce débonnaire,
Et qui, les bras tendus, nous reçoit sur le seuil.

L'avenir est à Dieu, le temps est notre maître :
Tous, ainsi que les ans, les hommes passeront ;
Puissent les jours futurs t'épargner, et ne mettre
Qu'un même accroissement de lauriers à ton front !

Ton berceau fut orné d'un beau nom de victoire :
Fais, par les buts atteints et les sentiers suivis,
Resplendir, à jamais unis dans notre histoire,
Le grand nom de Laval et celui de Lévis !

1903

Un soir à bord

À Mlles P. et S.

Ils descendirent ensemble le grand fleuve.

PHILARÈTE CHASLES.

Ô soir charmant ! La nuit aux voix mystérieuses
Nous caressait tous trois de ses molles clartés ;
Et nous contemplions, moi rêveur, vous rieuses,
De la lune et des flots les magiques beautés.

Le steamer qu'emportait la roue au vol sonore,
Éparpillait au loin, sur le fleuve écumeux,
Des gerbes de lumière et des lueurs d'aurore,
Qui s'éteignaient bientôt dans le lointain brumeux.

L'horizon se tordait en silhouette étrange ;
Et, sondant de la nuit les vagues profondeurs,
Nous regardions passer, comme un décor qui change,
La rive déroulant ses mobiles splendeurs.

Oh ! comme il faisait bon ! Nous causions, gais, frivoles ;
Vos rires éclataient comme des chants d'oiseaux ;
Et, quand nous nous taisions, de joyeuses paroles
Arrivaient jusqu'à nous avec le bruit des eaux.

Tout à coup, une voix fraîche, mélodieuse,
Fit flotter dans la nuit son timbre plein d'émoi...
Oh ! qui dira jamais l'extase radieuse
Dont nous fûmes bercés, ce soir-là, vous et moi !

Vous en souviendrez-vous ? Hélas ! vos jours de rose
Laissent bien peu de place aux regrets superflus...
Mais moi, de cette nuit je garde quelque chose ;
Car j'emporte en mon cœur un souvenir de plus.

1870

À Sarah Bernhardt

Réponse aux insulteurs

C'est elle ! c'est Sarah la grande ! la sirène,
Charmeresse à la voix d'or : n'entendez-vous pas
L'hosanna qui trahit sa marche souveraine,
Et les bravos sans fin que soulèvent ses pas ?

Frissons des lyres, chœurs sacrés, harpes d'Éole,
Bruits de gloire tonnant dans des gerbes d'éclairs :
C'est elle ! regardez flamber son auréole
Sur l'azur chatoyant des beaux horizons clairs !

Elle vient, saluez ! Foules, baisez sa trace !
Cités, faites sonner vos dianes !... Mais non,
Aujourd'hui c'est à nous, à nous ceux de sa race,
D'exalter son génie et d'acclamer son nom.

Elle vient du pays des aïeux, elle est nôtre !
Dans un cycle inouï de triomphants succès,
Elle fait rayonner d'un hémisphère à l'autre
La majesté du Verbe et de l'esprit français.

Cette voix, c'est Paris qui sur le monde essaime,
Et prodigue au dehors le plus pur de son miel ;
Ce geste, c'est celui de la France qui sème
Sa semence féconde aux quatre vents du ciel.

Cette âme est un clavier aux cent cordes, où vibre,
– Sanglot d'amour, fanfare ailé, hymne éclatant, –
Sur les plus hauts sommets, votre chant fier et libre,
Ô mâles héritiers des vieux bardes d'antan !

Vivat ! Mais elle fuit, son doux éclat se voile ;
L'astre inconstant s'en va luire sous d'autres cieux ;
Adieu !... Longtemps encore, ô radieuse étoile,
Les reflets de ton vol éblouiront nos yeux.

Va, poursuis ton chemin fleuri, franchis l'espace :
L'universel regret qui te suit du regard
Crie à tous : – Chapeau bas ! c'est la Gloire qui passe,
La gloire de la France et la gloire de l'Art !

C'est elle ! c'est Sarah la grande ! la sirène,
Charmeresse à la voix d'or : n'entendez-vous pas
L'hosanna qui trahit sa marche souveraine,
Et les bravos sans fin que soulèvent ses pas ?

À ma petite Louise

Le jour de sa première communion.

Il est déjà lointain – car le temps est agile –
Ma Louise, le jour cher et béni pour nous,
Où Dieu te déposa, bébé rose et frais,
Doux chérubin captif en sa prison d'argile,
Sur mes genoux.

Tu parus à mes yeux comme on voit la fleur naître ;
Ton petit poing frappait à mon cœur mal fermé ;
Et – ce souvenir-là trouble encor tout mon être –
J'ouvris mon cœur, ainsi qu'on ouvre sa fenêtre
Aux jours de mai.

Notre bonheur pourtant ne fut pas sans mélange ;
Car, comme un pauvre oiseau tombé dans un filet,
Tu nous apparaissais prisonnière en ton lange :
Et, tout pensifs, ta mère et moi, songions à l'ange
Qui s'exilait.

Nous croyions voir encor frémir ta petite aile ;
Ta voix semblait l'écho des célestes chansons ;
Et nous disions : – Hélas ! chère âme, saura-t-elle
Passer sans effeuiller sa couronne immortelle
 À nos buissons ?

Nos orages, plus tard, à sa fleur d'innocence
N'enlèveront-ils pas l'éclat et le parfum ?
Et les anges, qui voient notre reconnaissance,
Ne pleureront-ils pas, après les jours d'absence,
 L'ange défunt ?

Craintes vaines ! jamais, ma douce colombelle,
Devant ton pur regard le ciel ne se voila ;
Jamais aux voix d'en haut ton cœur ne fut rebelle ;
Et ton âme est encore aussi blanche, aussi belle
 Que ce jour-là.

Ta lèvre n'a jamais du mal goûté l'absinthe ;
Ton rêve est étranger aux remords flétrissants ;
Et, quand ton pas ému franchit l'auguste enceinte,
Ta prière d'enfant monte à Dieu, vierge et sainte,
 Comme l'encens.

Aussi, dans ta candeur, tu ne saurais comprendre
Le bonheur, qu'aujourd'hui je ressens encor plus,
De pouvoir dire à Dieu : – Seigneur, venez la prendre ;
L'ange que vous m'aviez prêté, je puis le rendre
 Tel que je l'eus.

Oui, je te rends, ma fille, à Dieu, l'Être suprême
Qui t'ouvre en ce grand jour ses trésors infinis :
Je te rends le front ceint des lys de ton baptême ;
Et, parce que tu fus toujours bonne, et qu'il t'aime,
 Je le bénis !

Le printemps

À Mme Césarée G.

Bientôt viendra le doux printemps
Chasser la neige, les autans,
 Les jours moroses ;
Bientôt les feuilles renaîtront,
Et les oiseaux nous reviendront
 Avec les roses.

Bientôt, de nos rudes climats,
Disparaîtront les blancs frimas,
 Les froids sévères ;
Et nous pourrons, d'un œil charmé,
Voir éclore aux rayons de mai
 Les primevères.

Sur la route, chaque bosquet,
Dans l'arceau pimpant et coquet
De ses ramures,
Le soir comme au soleil levant,
Rendra sous les baisers du vent
Mille murmures.

Les ruisseaux transparents et frais
Mêleront au chant des forêts
Leur voix si douce ;
Et sous les branches qui plieront,
Des bruits d'amour s'envoleront
Des nids de mousse.

Dans les guérets et sur les eaux,
Sous les sapins, dans les roseaux
Qu'un souffle ploie,
Sur les rochers, dans les buissons,
Tout sera parfums et chansons,
Lumière et joie.

Partout mille édens gracieux
Feront remonter vers les cieux
L'âme bercée ;
Et, sous l'empire d'Ariel,
La terre semblera du ciel
La fiancée.

Alors on vous verra souvent
Au balcon vous pencher rêvant
Tout éveillée,
Pour écouter le bruit de l'eau
Qui fredonne son trémolo
Sous la feuillée.

L'on vous verra plus d'une fois
Devenir pensive à la voix
Éolienne
Des petits maëstros ailés,
Chantant leurs amours modulés
En tyrolienne.

Sous les peupliers, vers le soir,
Vous irez souvent vous asseoir,
Rêveuse et lasse,
Humant la brise et ses parfums,
Et dénouant vos cheveux bruns
Au vent qui passe.

Et, lorsque tout vous sourira,
Que l'enivrement vous fera
Oublier l'heure,
Alors, l'œil à demi voilé,
Songerez-vous à l'exilé
Qui souffre et pleure ?

Hélas ! le beau printemps doré
N'est plus pour le cœur ulcéré
Qu'un vain fantôme.
Quand l'âme a des chagrins navrants,
Les souffles les plus enivrants
N'ont plus d'arome.

De tout son œil est attristé :
Pour lui la rose est sans beauté,
Et l'aubépine
Lui parle encor de sa douleur,
Car il sait que la blanche fleur
À son épine.

Il sait que l'automne viendra,
Que la terre se jonchera
De feuilles d'arbre ; –
Et la brise au vol caressant
Sur son front ne laisse en passant
Qu'un froid de marbre.

Ni le gazouillement des eaux,
Ni le ramage des oiseaux,
Troupes aimées,
Ni les frais ombrages mouvants,
Ni la douce chanson des vents
Dans les ramées.

Ni ces mille aspects enchantés
Qu'on découvre de tous côtés,
 Quand la nature,
Pour célébrer les jours nouveaux,
Fait briller les plus beaux bijoux
 De sa parure ;

Rien pour lui n'a d'émotions ;
Son cœur pour les illusions
 N'a plus de place ;
Et son pas foule, indifférent,
Fleur nouvelle ou gazon mourant,
 Pelouse ou glace.

Pour lui les beaux jours de printemps
N'ont plus ni reflets éclatants
 Ni folle ivresse ;
Le cœur que la vie a blessé
N'a qu'un printemps, c'est son passé,
 C'est sa jeunesse !

Mais il est un baume odorant
Donné parfois au cœur souffrant
Par Dieu lui-même :
Ce doux baume, trop rare, hélas !
C'est l'assurance que là-bas
Quelqu'un nous aime !

Chicago, 1868.

À Ovide Perreault

*Ancien vice-consul de France à Montréal
à l'occasion de sa décoration comme chevalier
de la Légion d'honneur.*

Ami, le lendemain des sanglantes batailles,
Aux accents des clairons, aux éclats des bravos,
Sous les drapeaux flottants, criblés par les mitrilles,
Le général vainqueur jette croix et médailles
Au sein poudreux de ses héros.

Pour un soldat, la croix, fleur de chevalerie,
C'est chaque dévouement amplement compensé ;
C'est le baiser d'orgueil de la mère attendrie ;
C'est le baiser d'amour que donne la Patrie,
En échange du sang versé.

Pour plusieurs c'est souvent l'espérance dernière :
Car chaque brave sait que, défait ou vainqueur,
Tant qu'il vivra, partout, duchesse et cantinière
Diront en regardant briller sa boutonnière :
Celui-là c'est un noble cœur !

Mais, loin du champ d'honneur, d'autres âmes fécondes
Ont, si ce n'est leur sang, autre chose à donner ;
Et, fière nef voguant aux plus lointaines ondes,
La France sait trouver, aux rives des deux mondes,
D'autres têtes à couronner.

Ce sont ces cœurs vaillants qui fleurissent dans l'ombre,
À la France vouant tout leur modeste amour,
Et, tandis que là-bas quelque loyauté sombre,
Lui donnent, sans jamais en supputer le nombre,
Leurs dévouements de chaque jour.

Or, vous êtes, ami, l'un de ces cœurs modèles ;
Et notre mère à tous devait bien à cela
D'envoyer vers nos bords ces messagers fidèles
Qu'on nous dit aujourd'hui venus à tire d'ailes
Vous apporter cette croix-là.

Cette croix, cher ami, beau prix de votre zèle,
Cette croix nous aimons à la voir rayonner ;
Mais si la France, ici, devait, chose nouvelle,
Orner chaque poitrine où bat un cœur pour elle,
Elle n'aurait bientôt plus de croix à donner.

Salut à Albani

L'hiver nous étreint. Dans les airs
Flottent des nuages livides.
Plus de chants dans nos bois déserts ;
Sous les branches les nids sont vides.

Nos pauvres bosquets désolés
N'ont plus que des aspects moroses ;
Les zéphyrse sont envolés
En dispersant feuilles et roses.

Adieu les prés et les forêts,
Avec leurs tendres bucoliques !
C'est l'heure des vagues regrets
Et des rêves mélancoliques.

Pourtant, bravant l'âpre saison
Et sa cohorte nuageuse,
Tu parais à notre horizon,
Ô belle Étoile voyageuse !

Et, mieux que le reflet vermeil
Du printemps qui tarde à renaître,
Mieux que les rayons du soleil,
Tu viens luire à notre fenêtre.

Car, pour les âmes, pour les cœurs
Que l'Art divin charme et féconde,
Cela vaut les plus belles fleurs
Avec tous les oiseaux du monde !

« Mille-fleurs » et « Sous les ormes »

À Mmes T. et B.

Ce sont deux frais séjours, deux vrais nids de fauvelles,
Faits pour des heureux ;
Deux villas comme seuls en rêvent les poètes
Et les amoureux.

L'une est couleur de rose, et l'autre toute blanche ;
Leurs toits sont couverts,
Le printemps et l'été, comme d'une avalanche
De grands rameaux verts.

Sous le dais parfumé que leur font les vieux ormes,
Gracieux tableau,
On voit, dans le lointain, leurs élégantes formes
Se mirer dans l'eau.

Là l'amour et la joie ont fixé leur empire,
Et dans les échos
On entend se mêler de francs éclats de rire
Au chant des oiseaux.

Au dedans, on ne voit que merveilleuses choses,
 Que riens enchanteurs ;
Et ce n'est, au dehors, que frais buissons de roses,
 Et tapis de fleurs.

Et le passant charmé s'arrête et se demande,
 En voyant cela,
Si, quelque beau matin, la blonde fée Urgande
 A passé par là.

On le croirait vraiment ; mais toute la féerie,
 C'est qu'en vérité
Sous ces lambris joyeux le bonheur se marie
 Avec la gaîté !

1874

In memoriam

Mais les anges du ciel n'ont pas voulu l'attendre.

PAUL VIBERT.

Dix printemps n'avaient pas encore
Fleuri sur son front pâle et doux ;
De ses grands yeux fixés sur nous
S'échappaient des rayons d'aurore.

L'enfance avec tous ses parfums,
Doux oiseau qui trop tôt s'envole –
Enveloppait d'une auréole,
Les ondes de ses cheveux bruns.

Sa petite âme, à la lumière,
Rose mystique, s'entrouvrait ;
Après d'elle l'on respirait
Une atmosphère printanière.

Et cependant, reflet furtif,
Malgré la jeunesse et sa sève,
On pourrait voir le pli du rêve
Contracter son sourcil pensif.

C'était une fleur fraîche éclos
Qui sur sa tige se penchait ;
Et la main qui s'en approchait
Craignait d'effeuiller une rose.

Souvent – beaucoup s'en souviendront –
Malgré l'éclat de sa prunelle,
On croyait voir l'ombre d'une aile
Passer vaguement sur son front.

Puis, tout à coup, lueurs étranges,
Tout son visage rayonnait ;
On eût dit qu'elle revenait
D'une entrevue avec les anges...

Hélas ! tout n'est que vanité !
Tout en ce monde est éphémère !
Et Dieu t'enlève, ô pauvre mère,
Ce trésor qu'il t'avait prêté !

Cette âme était une exilée
Sur cette terre et parmi nous...
Ce sont les chérubins jaloux
Qui l'ont auprès d'eux rappelée.

C'était, dans son prisme vermeil,
La goutte d'eau du ciel venue,
Et qui remonte dans la nue
Avec un rayon de soleil !

1874

Élégie

À la mémoire de Charles-Auguste.

– (sa mère) –

Les jours de soleil sont passés,
Et l'automne fait sa vendange ;
Dans l'enceinte des trépassés,
La feuille tombe à flots pressés :
Dors, mon doux ange !

Il était frais et blond comme un Enfant-Jésus...
– Dieu nous envoie, hélas ! des douleurs bien cruelles –
Un soir, je le berçais ; des anges sont venus
Qui l'ont emporté sur leurs ailes.

J'épiais son sommeil, et, quand il remuait,
Je baisais à genoux ses petites mains blanches...
Il est là maintenant, sous ce tertre muet,
Prisonnier entre quatre planches.

Les jours de soleil sont passés,
Et l'automne fait sa vendange ;
Dans l'enceinte des trépassés,
La feuille tombe à flots pressés :
Dors ; mon doux ange !

Et quand je caressais ses petits pieds frileux, –
Lui que je n'aurais pas donné pour des empires ! –
Sur sa lèvre rosée, au coin de ses yeux bleus,
Nageaient des groupes de sourires.

Il bredouillait des mots d'une étrange douceur,
Des mots incohérents, indécis, adorables ;
Et moi qui l'écoutais, je sentais dans mon cœur
Courir des frissons ineffables.

Les jours de soleil sont passés,
Et l'automne fait sa vendange ;
Dans l'enceinte des trépassés,
La feuille tombe à flots pressés :
Dors, mon doux ange !

Il est là qui repose en son linceul glacé.
Au cimetière, hélas ! sa dernière demeure,
Songe-t-il quelquefois, le pauvre délaissé,
 À sa mère qui souffre et pleure ?

Oh ! oui ; car, je le sens, si dans la tombe dort
Son petit corps roidi, froid, immobile, blême,
Son âme plane au ciel avec des ailes d'or,
 Devant la face de Dieu même !

Le dernier beau jour est passé :
L'automne a fini sa vendange ;
La neige tombe à flot pressé...
Dans le ciel où Dieu t'a placé,
Pense à ta mère, mon doux ange !

Les élèves du séminaire de Nicolet

À Mgr Gravel

Leur premier évêque

Premier anniversaire de sa fête.

Désormais, Monseigneur, quand, dans nos froids séjours,
Du beau printemps vermeil reviendront les beaux jours,
Avec les feuilles renaissantes,
Avec les rayons d'or, le chant du rossignol,
Et les premiers parfums qu'apporte dans son vol
L'aile des brises caressantes ;

Le front tout couronné de vierges floraisons,
Quand l'Ange qui préside aux fécondes saisons
Ouvrira son vaste annuaire,
Avec le cri d'amour, avec l'hymne éternel,
Avec l'alleluia qui monte solennel
Des forêts et du sanctuaire ;

Entre la Pâque sainte et le retour aimé
De l'époque fleurie où le doux mois de mai
 Change ses roses en rosaire,
Ainsi qu'une aube blonde aux reflets bienfaisants,
Sur Nicolet joyeux va luire tous les ans
 Un radieux anniversaire.

Ce sera, Monseigneur, votre fête ; elle aura
Ce cachet spécial pour nous, qu'on y verra
 – Coïncidence fortunée –
Ardente, et souriant à tous les renouveaux,
La jeunesse du cœur prodiguer ses bravos
 À la jeunesse de l'année.

Votre fête sera la fête du printemps ;
On y célébrera sa gloire en même temps
 Qu'on y célébrera la vôtre –
Y trouvant mille traits communs, et confondant
Ses souffles généreux, son soleil fécondant
 Avec votre zèle d'apôtre.

Chacun, en contemplant sa prodigalité,
De votre paternelle et touchante bonté
 Croira voir la vivante image ;
Autant que son ciel pur vos vertus brilleront,
Et devant vous et lui les âmes s'uniront
 Dans un reconnaissant hommage.

Or, de ce jour béni que nos petits neveux
Verront, si le Très-Haut daigne combler nos vœux,
 Briller encore et puis encore,
De ce jour glorieux, bien cher à lui surtout,
Dans ce bon vieux collège on accourt de partout
 Saluer la première aurore.

Et, Monseigneur, ici, c'est à cœur déployé ;
Car, nous le savons tous, vous êtes l'envoyé
 De Celui qui disait aux hommes :
« Laissez venir à moi tous les petits enfants !... »
Et s'il faut des vivats et des cris triomphants,
 Comptez sur nous, car nous en sommes !

Mai 1886

À ma fille Jeanne

*Épouse de M. Honoré Mercier, fils
La veille de son mariage, 21 avril 1903.*

C'est toi, Jeanne ? Ah ! tant mieux, ma fille ; viens t'asseoir ;
Laisse-moi voir de près ton doux et bon sourire ;
Mets ta main dans ma main !... N'est-ce pas que ce soir
Nous avons tous les deux quelque chose à nous dire ?

Penche ton front vers moi, nous parlerons tout bas,
Afin de mieux goûter l'heure qui nous rassemble ;
Et que ta joie, enfant, ne s'inquiète pas
Si tu vois à mes cils une larme qui tremble.

Que veux-tu, c'est la loi : même aux rares beaux jours
Que le ciel nous accorde en ce monde éphémère,
Aux bonheurs les plus purs il se mêle toujours
Dans les replis de l'âme une pensée amère.

Si je pleurs, vois-tu, songe un peu que demain
– Toi qu’il me semble voir encor toute petite ? –
Lorsque l’heureux époux te prendra par la main,
Ce sera la moitié de mon cœur qui me quitte !

Oui, songe que demain, lorsque je te verrai,
Le front tout rayonnant de plaisir et d’ivresse,
Partir dans tout l’éclat de ton rêve doré,
Moi je resterai là, seul avec ma tristesse.

Il faut que cela soit ; la vie est faite ainsi,
Une lie est au fond de tout ce qui nous charme :
Un sourire souvent dissimule une larme ;
On voit plus d’un soupir attrister un merci.

Oui, même le merci qui veut dire « Je t’aime ! »
Et résonne à l’oreille ainsi qu’un chant joyeux,
Le tendre et doux merci qui, dans ce moment même,
Palpite sur ma lèvre et vient mouiller mes yeux.

Ce merci que je dois à ta sainte jeunesse,
À ton baiser d'enfant, à ta fraîche gaieté,
À tes petites mains dont la chère caresse,
Savait mettre à mon front tant de sérénité.

Tu t'en souviens, mignonne, et c'est ta récompense
D'aimer ces souvenirs si lointains et si près.
Je les chéris aussi : mais moi, lorsque j'y pense,
En ce moment surtout, c'est avec des regrets.

N'importe, mon enfant, souris, souris encore ;
Savoure ton extase ; et, sans songer à moi,
Salue à deux genoux la triomphante aurore
Du soleil qui demain va se lever pour toi.

Demain, par un seul mot de ta lèvre ravie,
Tu vas lier ton sort à l'homme de ton choix ;
Pour toi tout le passé s'envole, et de ta vie
Un solennel feuillet va tourner sous tes doigts.

Livre-toi sans remords à tes chastes tendresses ;
Mais songe que pour toi le jour nouveau qui luit,
Ce jour si radieux d'enivrantes promesses,
L'ère des grands devoirs va s'ouvrir avec lui.

Fonder une famille est un rôle sublime ;
Il est beau d'être reine et vestale au foyer ;
Mais tout sentier fleuri peut masquer un abîme,
Et la route est parfois bien sombre à côtoyer.

Pourtant, comme un oiseau qui monte dans l'espace
Pour la première fois vers le firmament bleu,
Sans craindre les hasards de la brise qui passe,
Tu t'en vas, confiante, à la grâce de Dieu.

Que l'haleine des vents te soit propice et douce !
Que nul destin, jaloux de l'azur de ton ciel,
Ne te fasse jamais trop regretter la mousse
Que tu trouvais si tendre au vieux nid paternel !

Mais non, embrasse-moi, ma Jeannette adorée !
Tout te présage un bel et riant avenir ;
La route s'ouvre à toi lumineuse et dorée :
J'en puis attester l'homme à qui tu vas t'unir.

Il hérite d'un nom brillant dans nos annales ;
Et, devoir qui s'impose à tous les cœurs bien nés,
Le sien, récompensant tes vertus virginales,
Te rendra les bonheurs que tu nous a donnés.

Et plus tard, mon enfant, si le bon Dieu t'envoie
Un de ces anges dont il fait les tout petits,
Ta mère, dont tu fus et l'orgueil et la joie,
Bénira comme moi le jour où tu partis.

Toast à Mark Twain

À un banquet donné en son honneur.

Allons, ma muse, quelques strophes
À l'hôte illustre ici présent !
C'est le plus grand des philosophes,
Puisqu'il est le plus amusant.

Chante ! l'on ne saurait trop dire
À la louange de celui
Qui de son temps sut si bien rire,
En le faisant rire avec lui.

Rire est le secret du bien-être ;
Si tous riaient, de l'univers
On verrait bientôt disparaître
Les malheureux et les pauvres.

Le rire est un divin dictame ;
Qu'il soit bruyant doux ou moqueur,
Chez l'homme comme chez la femme,
C'est l'écho le plus vrai du cœur.

Fêtons-le donc dans la personne
De notre royal invité ;
Et décernons une couronne
Au grand prêtre de la gaîté ;

Celui dont la plume apprivoise ;
Dans un si brillant unisson,
La plus fine verve gauloise
Avec le wit anglo-saxon.

1883

À M. Alcide Leroux

(de Nantes)

Hélas ! non, cher ami, votre France si belle,
Sol chéri que mon pied foule avec tant d'émoi,
Sublime nation à tous les jougs rebelle
 Votre France n'est pas pour moi.

Assez de fiers enfants grandissent sous son aile,
Jaloux de sa grandeur et de son culte épris,
Pour garder son nom pur et sa gloire éternelle :
 Je ne lui serais d'aucun prix.

Non, laissez-moi lui dire un adieu bien fidèle ;
Il lui faut des amis auprès d'autres pouvoirs ;
Je suis toujours son fils, et même éloigné d'elle
 J'en accepte tous les devoirs !

1887

À une jeune fille

Tout pleins de fleurs fraîches écloses :
La jeunesse a de verts sentiers
Aux épines des églantiers
Cueillez les roses !

Des douces brises du printemps
Les premières sont les meilleures :
Des beaux jours, hélas ! inconstants,
Cueillez les heures !

Trop souvent le bonheur jaloux
Échappe à l'âme inassouvie :
Tandis qu'elle est belle pour vous,
Cueillez la vie !

1870

À M. O. Biou

(de Nantes)

Pauvres fils éloignés de la France si chère,
Nous avons bien longtemps pleuré son abandon ;
Mais, seul, le lâche roi qui nous mit à l'enchère
N'aura pas eu notre pardon.

La France, qu'elle soit glorieuse ou meurtrie,
– Son astre fût-il même à jamais confondu –
Sera toujours pour nous notre sainte patrie,
Notre doux paradis perdu.

Nous t'aimerons toujours, ô beau sol pittoresque,
Couvert de monuments qu'admire l'univers ;
Nous t'aimerons toujours, peuple chevaleresque,
Aux cœurs si largement ouverts ;

Et nous verrons toujours la France belle et grande...
Pour nous, ses revers même en sont de fiers témoins !
Qu'on ne craigne jamais que la France se rende :
La France ne meurt pas et se rend encor moins !

1887

À lady Minto

(En retour de ses bons souhaits du nouvel An)

1906

C'est d'une émotion profonde
Que j'ai salué, sous nos cieux,
Votre message gracieux
Venu de l'autre bout du monde !

Sans pouvoir mesurer des yeux
Son lointain voyage sur l'onde,
J'ai de sa course vagabonde
Suivi l'essor capricieux.

Et lorsque l'oiseau, dans sa marche,
Nouvelle colombe de l'Arche,
Fendait l'air de son vol vainqueur,

Comme une lueur fraternelle,
Je voyais briller, sur son aile,
Le pur reflet d'un noble cœur.

À mon filleul Louis Bergevin

1^{er} de l'An 1906.

Louis, d'un nouvel An l'aurore nous est née ;
À tes beaux jours s'ajoute un radieux matin,
Qui prolonge d'autant la trame fortunée
Qu'un ange te tissa dans l'or et le satin.

Jusqu'ici, cher enfant, nulle ronce obstinée
N'a tendu son embuche à ton pas incertain :
À l'heure où va s'ouvrir cette naissante année,
Puisse un ciel aussi pur sourire à ton destin !

Que le sort qui t'attend n'ait jamais un caprice !
Qu'à tes réveils sereins ta mère s'attendrisse
En voyant le bonheur à ton front resplendir !

Et que ton père, lui, devant ton doux visage,
Escomptant l'avenir que tant d'espoir présage,
En remerciant Dieu te regarde grandir !

Prends garde !

Enfant, si le bonheur vient frapper à ta porte,
– C'est un hôte ici-bas bien rare à posséder, –
Joyeux, à deux battants ouvre-lui sans tarder ;
Puis ferme ta demeure, et prends garde qu'il sorte.

Sois de ton seuil avare et jaloux ; fais en sorte
D'être sur pied à l'heure où le loup vient rôder ;
Et contre les larrons s'il faut barricader,
Barricade, et réponds aux railleurs : – Que m'importe ?

Fais de l'isolement un mur autour de toi.
Souvent la foule qui pénètre sous un toit
Laisse le foyer mort et la maison déserte.

Le vrai bonheur est un doux oiseau printanier ;
Veille bien, si tu veux le garder prisonnier :
L'oiseau s'envolera si la cage est ouverte.

Courage

Souvent – tant il est vrai que tout est relatif –
Ma rêverie, au vol des heures emportée,
Du haut de l’horizon jette un regard furtif
Sur le sol que foula ma vie accidentée.

Ici je trébuchai, là mon pas fut craintif,
Ailleurs mon pied trouva trop raide la montée ;
Mais, ainsi vu de loin, comme il semble chétif
L’obstacle où tant de fois ma course s’est heurtée !

Ne me trompé-je point, est-ce en réalité
Contre ce nain qu’un soir j’ai si longtemps lutté ?
Sur cet infime écueil j’ai pu faire naufrage !...

Hélas ! oui, mais cela n’est ni petit ni grand,
Et cesse de compter, du jour où l’homme apprend
Qu’il faut à chaque effort mesurer son courage.

À sir James M. Le Moine

(À l'occasion du titre à lui décerné par le gouvernement anglais.)

Vous avez de l'oubli sauvé bien des légendes,
Vieux travailleur chargé de glorieux butin ;
Vous avez pour nos preux tressé bien des guirlandes,
À l'histoire arraché plus d'un secret lointain.

Vous avez célébré notre nature immense ;
Et, tout en dessinant ses splendeurs à grands traits,
Vous nous peigniez les mœurs et notiez la romance
Des doux chanteurs ailés qui peuplent nos forêts.

Vous n'avez eu pour tous qu'une parole amie ;
Jamais on ne vous vit jalouser les vainqueurs :
Gloire à qui vous couronne !... À notre Académie,
Ce prix était déjà décerné dans les cœurs.

1897

Sur une feuille

Toi qui viens de si loin, petite feuille verte,
De la part de si haut me souhaiter bonheur,
Précieux talisman, tu mérites bien, certe,
Dans mes cartons choisis une place d'honneur.

Plus tard, sur le vélin, dans ta gaine de soie,
Quand tu m'apparaîtras, cher et doux souvenir,
Du sol où tu naquis à la main qui t'envoie
Mon rêve flottera pour aimer et bénir.

[.....]

Pour l'album de Mlle M***

Je vous ai vue un jour souriante et timide,
Belle de votre grâce et de vos dix-huit ans.
Votre père était là, qui semblait, l'œil humide,
Réchauffer son automne à votre doux printemps.

Fier, il vous contemplait dans son orgueil de père ;
Et je sentais qu'en vous il voyait à la fois
– On ne regrette rien quand ce qu'on aime espère –
Renaître sa jeunesse et ses feux d'autrefois.

Depuis longtemps déjà le hasard l'un à l'autre
À su nous attacher par des liens bien doux ;
Il a mon amitié, que n'ai-je aussi la vôtre !
Ce serait encor lui que j'aimerais en vous.

1885

Le Saguenay

Impromptu pour un album

Des vastes forêts la splendeur m'enchante ;
J'aime à contempler les sommets altiers.
Rien ne vaut pourtant la grâce touchante
De la fleur qui luit au bord des sentiers.

Sommets entassés dont l'orgueil se mire
Dans les flots profonds du noir Saguenay !
Falaises à pic que la foule admire !
Rocher que la foudre a découronné !

Promontoires nus dont la cime touche
Aux confins perdus de l'immensité,
Mon front qu'a vaincu votre ombre farouche
S'incline devant votre majesté.

Mais, ô pics géants que le ciel décore,
Monts qui défiez le regard humain,
À tout votre éclat je préfère encore
La douce amitié qui me tend la main !

Chicoutimi, 1^{er} juillet 1875.

Comme autrefois

Romance

Vieux voyageur sur la houle du monde
J'ai vu sous moi surgir plus d'un écueil ;
Des rêves d'or de ma jeunesse blonde
Plus d'une fois j'ai dû porter le deuil ;
De fils d'argent ma tempe se décore ;
Dans mon gosier je sens trembler ma voix,
Et cependant mon cœur est jeune encore
Comme autrefois.

La fleur fanée avec la feuille morte
M'ont prodigué leurs funèbres parfums ;
Souvent le crêpe a flotté sur ma porte,
Car j'ai pleuré bien des amours défunts.
Pauvres oiseaux de ma lointaine aurore,
En souvenir lorsque je vous revois,
Ah ! je le sens, je puis aimer encore
Comme autrefois.

Dieu dans mon sein mit une lyre sainte ;
Des chants nombreux en mon cœur sont éclos ;
Mais souvent l'hymne a fait place à la plainte ;
Ma voix souvent s'est brisée en sanglots.
Hélas ! en moi chaque fibre sonore
A sous l'archet saigné plus d'une fois ;
Et malgré tout je veux chanter encore
Comme autrefois.

1876

Le souvenir

Romance

Musique de Jehin-Prume.

Bientôt la nature sereine
Va sourire au printemps viril ;
Au fond des bois et sur la plaine,
Vont germer les bourgeons d'avril.
Tout va palpiter d'allégresse ;
Les jours dorés vont revenir ;
– Moi, je n'aurai pour toute ivresse
Que l'ivresse du souvenir !

On entendra, des nids de mousses,
Bercés dans les rameaux touffus,
Mille voix sonores et douces
Monter avec des bruits confus.
Au chant de l'onde sur les grèves
Des chants d'amour viendront s'unir...
– Moi je n'entendrai, dans mes rêves,
Que la chanson du souvenir !

Adieu les brises parfumées !
Adieu les ombrages flottants !
Adieu les mouvantes ramées !
Adieu les roses du printemps !
Adieu l'ange qui, dans mes songes,
Du doigt me montrait l'avenir !
– Espoirs déçus, cruels mensonges !
Je ne crois plus qu'au souvenir.

1872

Les oiseaux du couvent

Dédié par l'auteur de la musique à Mlle Pauline Fréchette élève de « Villa-Maria ». Musique de M. Henri Kowalski.

Autour de ces calmes retraites
Qu'ombragent les grands murs jaloux
Pinsons, linottes et fauvettes,
Mésanges et bergeronnettes,
L'été se donnent rendez-vous.
Par-ci par-là chacun se niche :
Un peu plus haut, un peu plus bas,
Parfois jusque sous la corniche...
Où la Vierge, au fond de sa niche,
Sourit à leurs bruyants ébats.

Blonde ou brunette,
Écoutez souvent
La chansonnette
Des oiseaux du couvent.

Dès que le vieux clocher se dore
Aux premiers rayons du soleil,
Matinale comme l'aurore,
Du haut du toit leur voix sonore
Du couvent sonne le réveil.
Et que la fillette se penche
Sur sa prière ou sa leçon,
Ou se livre à sa gaîté franche
Tous ces gavroches de la branche
L'encouragent de leur chanson.

Blonde ou brunette,
Écoutez souvent
La chansonnette
Des oiseaux du couvent.

Qu'enseigne donc la voix si douce
De ces petits chanteurs joyeux ?
– Avec le brin d'herbe qui pousse,
Un peu de plume, un peu de mousse,
Nous bâtissons des nids soyeux.
Puis nous chantons par la charmille ;

Car Dieu bénit, dans sa bonté,
Ceux qui mêlent, sainte famille,
Sur la tuile ou sous la ramille,
Le travail avec la gaîté !

Blonde ou brunette,
Écoutez souvent
La chansonnette
Des oiseaux du couvent.

La nuit

Imité de l'anglais de Mme M. H. Gates

Je suis la Nuit ! Non pas la nuit des temps présents :
Mais l'Obscurité morne, insondable et livide,
Qui, bien avant les jours, et bien avant les ans,
Planait sur le grand Tout, et remplissait le vide.
Mon règne n'apparaît sur aucuns parchemins ;
Nul vestige, enfoui sous les monts ou la plaine,
N'a jamais révélé, pour les regards humains,
Les ténébreux secrets dont ma mémoire est pleine !

Je suis la noire Nuit, dont le point de départ
Se perd dans les dessous de l'énigme première,
Je fus, dès le principe, un mythe, un être à part,
Qui n'existait que par l'absence de lumière.
J'habitai du Chaos le gouffre originel ;
J'ai vu s'accumuler atomes sur atomes ;
Jusqu'au moment où l'Ordre, en accord fraternel,
Fit des Lois à venir s'embrasser les fantômes.

Je suis la pâle Nuit, dont l'âme vit toujours,
Bien qu'on m'ait pris moitié de mon empire sombre ;
Car une heure apparut où, sous l'éclat des jours,
Le noir rideau du ciel dut replier son ombre.
Au dessus, au dessous, autour de moi, partout,
Glissèrent des rayons et des lueurs dorées ;
Puis la tempête vint qui, bouleversant tout,
Dispersa par lambeaux les brumes effarées.

Je suis la Nuit profonde ! et l'œil qui veut compter,
Au fond de l'Infini, le troupeau des étoiles,
Doit attendre qu'il ait vu mon vol remonter
Vers les splendeurs d'en-haut pour en ouvrir les voiles.
Dans l'espace muet et vaste des éthers,
Quand je ne suis plus là, dites-moi ce qui reste !
L'astre du jour nous montre et la terre et les mers,
Moi, j'ouvre aux yeux de tous l'immensité céleste.

Je suis l'obscur Nuit ! Tout droit je vais marchant,
Sans que l'aube jamais ne devance mon heure ;
Et jamais le soleil, dans les ors du Couchant,
N'attendit un instant au seuil de sa demeure.
Les ombres sont à moi ; toutes sont mes témoins ;

J'étends mes droits sur toute existence charnelle ;
Et la peine et la joie, et le plus ou le moins,
Dans la paix du sommeil ne font qu'un sous mon aile.

Je suis la Nuit !... À moi tous les torrents sans freins
Dont les flots, sous le sol, tourbillonnent sans trêve !
À moi les antres sourds et les lacs souterrains
À l'horizon desquels nul matin ne se lève !
Je règne sous les rocs primitifs où le Temps
Ne m'atteint plus ; et, dans ma tragique indolence,
Comme la Parque, au fond des cavernes, j'attends
– Trio sinistre – avec la Mort et le Silence.

Je suis la Nuit ! Sans cesse au service de Dieu,
Je vais traînant partout ma robe de ténèbre,
Par son ordre, c'est moi, quand vient le triste adieu,
Qui veille sur ses morts dans leur repos funèbre.
Quel sort m'attend ?... Un jour me faudra-t-il périr
Dans l'éternel néant à jamais balayée ?...
Suis-je enfin destinée à sombrer et mourir
Sous des flots de clarté fulgurante noyée ?

Les plaines d'Abraham

(Protestation traduite de l'anglais de Wm McLennan)

Passant, dépose ici ta sandale, ô mon frère !
Ce sol est saint, silence ! et que tes pas amis
Foulent avec respect le gazon funéraire
Qui recouvre les os des géants endormis.

Montcalm et Wolfe ! ô noms sacrés de notre histoire !
Tous deux, vous avez eu ce destin fortuné :
Que votre lutte épique et votre double gloire
Ont consacré l'essor d'un peuple nouveau-né.

Régiment d'Anstruther, régiment de la Reine,
Rouges, Blancs, clans d'Écosse et gars de Plougastel,
Tous ont mêlé leur sang sur la fameuse arène ;
Et leur nom plane ici sur ce roc immortel.

De ces hauteurs la voix de leurs ombres nous crie
De ne point violer leur éternel repos.
Ils sont morts pour leur roi, pour Dieu, pour la Patrie :
Pourrions-nous rester sourds à l'appel des héros ?

1900

The cottage where we met

Two streams wending onward and ever,
Though springing from wells far apart,
Then joining to ne'er again sever ;
T'was thus with thy soul and my heart !
You remember the old cottage, dearest,
That ivy-clad cot where we met ;
'Tis a memory to me of the sweetest,
I will not, I cannot forget !

Two lights in the soft-ethered Heaven,
Which earthward poured down but one beam,
Were the hopes of the future then given
To us in our beautiful dream !
That cottage where roses abounded,
That dear little place where we met,
Where the fragrance of flowers surrounded
Our hearts : say you'll never forget !

Years rolled, and forever we parted ;
The stream became two as of yore ;
The lights – though long one – separated,

In life ne'er to meet any more.
Still the past is before me forever...
Oh ! dearest, I'll never forget
When our love like the stars on the river,
So bright made the cot where we met !

To Mary

With a gold and pearl shell crayon

Oh ! that this gift, dear maiden mine,
 Could trace upon thy heart
The magic of the love divine
 Which passion would impart !

A meetness in thy soul t'will find,
 So bright and free from guile,
Its pearl, an image of thy mind,
 Its gold, thy sunny smile.

And in thy fairy fingers light,
 Oh ! let its tracings rare
Be but o'er pages virgin white
 As thy sweet soul is fair !

1868

Pique-nique d'honneur

offert à M. Alfred Thibaudeau, de Londres, le 30 août 1881

Vers humoristiques improvisés pour la circonstance.

Messieurs,

Avant de faire honneur au toast que l'on propose,
Me pardonneriez-vous si j'avais le travers
De réclamer ici deux minutes de pause,
En si grave moment, pour quelques méchants vers ?

Le poète n'est pas ce qu'un vain peuple pense ;
Et, dussé-je exciter quelque rire moqueur,
Je dirai que, le cœur étant près de la panse,
C'est que la panse au fond n'est pas très loin du cœur !

L'intérêt, ici-bas, va toujours côte à côte
Avec les sentiments de l'âme, et Dieu merci !
Car, même quand on boit la santé d'un tel hôte,
Il fait bon de trouver le vin passable aussi.

Ceci ne semble pas la limpidité même ;
Mais laissez l'argument sortir de son étui ;
Pour notre hôte surtout ce n'est pas un problème,
Et je vais m'expliquer en vous parlant de lui.

Je ne veux pas ici faire un panégyrique,
Vous dire qu'il est brave, affable, distingué,
Et qu'on pourrait courir d'Afrique en Amérique
Sans jamais rencontrer un compagnon plus gai.

Je ne vous dirai pas, en style pittoresque,
Que, tout marchand qu'il est, on n'est pas plus loyal ;
Qu'il est, tout à la fois, souple et chevaleresque,
Redoutable à la Bourse, et sans rivaux au bal.

Le fait est que, d'après la rumeur qui babille,
– Et, ma foi, qui de nous s'en montrerait surpris ? –
Bien des gens à Québec soupçonnent la famille
De l'avoir exilé pour complaire aux maris.

Pourquoi dire qu'il est – qualité peu commune –
Riche sans être un brin gonflé de son avoir ;
Et qu'il est un de ceux qui croient que la fortune
Ne prime pas toujours l'esprit et le savoir ?

Mais son humilité, qui souffre le martyr,
Veut que sur ces détails je tire les rideaux :
Du reste, que peut-on avoir de plus à dire,
Quand on a dit qu'il est la fleur des Thibaudeau ?

Mais, bref, arrêtons-nous, je l'entends qui proteste ;
Et, sans déguisement, disons la vérité :
Ce qui chez notre ami domine tout le reste,
Et ce qu'on fête ici, c'est son utilité !

Oui, son utilité. Demandez à Lamarche,
Qui va trois fois par an réclamer son appui :
Les troupeaux de Noé sont-ils entrés dans l'arche
Plus nombreux que tous ceux qui s'adressent à lui ?

C'est comme une oasis dont la fraîche fontaine
Verse un cristal limpide au voyageur poudreux ;
C'est un phare brillant dont la lueur lointaine
Éclaire pour plusieurs des abords dangereux.

Ah ! si de Duhamel la barque infortunée,
Ne l'avait pas vu luire au-dessus des brisants,
Au naufrage infallible elle était condamnée,
Comme nous l'étions tous à des regrets cuisants.

Si Dugas n'avait point, dans ses lointaines courses,
De la douce oasis goûté le flot béni,
Serait-il aujourd'hui le gardien de nos bourses,
Et la terreur du vice avec de Montigny ?

Moi-même, lorsqu'un jour, plaideur involontaire,
Je quittais nos climats, traqué par les recors,
J'avais à peine mis le pied en Angleterre,
Qu'à son tour, il s'en vint m'appréhender au corps.

Il ne me lâcha pas que je ne fusse en France ;
Et, d'honneur ! sans nous être un seul instant gommés,
J'ai vu Londres sans presque en avoir connaissance,
Et j'y retournerais, je crois, les yeux fermés.

Théâtres, monuments, églises et musées,
Nous avons tout compté, parcouru, visité.
Mes jambes, je l'avoue, en étaient épuisées...
Mais, détail important, ça ne m'a rien coûté !

Voilà ! c'est l'oasis, la fontaine, le phare,
L'utile compagnon, l'infatigable appui,
Le savant cicerone, et – sans qu'on soit avare –
Le guide à bon marché que l'on fête aujourd'hui !

Je vois autour de moi notre président Doutre,
Et son bras droit Stephens, et Rainville et Perreault,
Mercier, Beaugrand, lesquels pourraient bien passer outre
S'ils n'apercevaient point de lumière là-haut.

Et puis je vois Boyer, Béïque, Préfontaine,
Beausoleil, Archambault, Rinfret et Robidoux,
Ne demandant aussi qu'à boire à la fontaine
Où Forget a dû boire et trouver ça bien doux.

Je vois encore ici Prévost et Lachapelle,
Olivier, enfin ceux que je ne nomme pas,
Qui calculent combien cette fête si belle
Pourra leur rapporter quand ils seront là-bas !

En somme, cher ami, (je m'adresse à notre hôte)
Si nous te faisons tous un accueil empressé,
Ne va pas nous vouer une estime trop haute,
Car, vraiment, cet accueil est fort intéressé !

Ceux qui n'ont pas vu Londres, aspirent sans nul doute
Vers l'Europe, un beau jour, à prendre leur essor ;
Et ceux qui par hasard ont déjà fait la route
Caressent le projet de la refaire encor !

Quoi qu'il en soit, je bois à tes destins prospères !...
– Mes amis, à l'ami de tous les Canadiens !
Oui, buvons à notre hôte ! et qu'ils choquent leurs verres,
Ceux qui n'ont pas été trop choqués par les miens !

À Honoré Mercier

À l'occasion du cinquantième anniversaire de sa naissance.

Autre impromptu humoristique

Mon cher Mercier, vraiment, je regrette d'avoir
À remplir près de toi ce pénible devoir,
Mais la discrétion dès longtemps éprouvée
De tes amis de cœur m'impose la corvée
De t'annoncer, ce soir, en termes bien sentis
– L'infortune, vois-tu, frappe grands et petits –
Que ta barque, on prétend que la chose est certaine,
Double aujourd'hui le cap nommé la cinquantaine.
C'est triste, je l'avoue ; et grave, je l'admets :
Un demi-siècle, on sait que c'est énorme... Mais
Les voyageurs du Nil et des déserts numides
Ont trouvé, paraît-il, au fond des pyramides,
D'anciens rois momifiés bien plus vieux que tout ça !
Près de toi, Romulus, Remus, Massinissa,
Noé, Mathusalem, Jugurtha, Stésichore,
Seraient d'affreux barbons, s'ils existaient encore.
Pas besoin de fouiller les remparts de Balbec ;

Il suffit de connaître un peu Rome ou Québec,
Pour savoir qu'il se voit des bronzes, des carrares,
De vieux boulets rouillés, mille antiquités rares,
Bien moins vivants que toi, surtout bien plus anciens.

Tiens, mon ami – chacun défend un peu les siens –
Pour un vieux que, depuis cinquante ans, l'âge mine,
Crois-moi, tu n'as encor pas trop mauvaise mine.
Après tout, tu n'es ni malingre ni boiteux ;
Tu vois assez ; tu n'es ni sourd ni pituiteux ;
Et malgré tes travaux, l'âge et la politique,
D'honneur, tu n'as pas l'air encor trop rachitique.
Va, j'en connais plus d'un qui feraient bien des vœux
Pour avoir seulement le quart de tes cheveux.
Et puis, dans tes discours ou dans tes anecdotes,
Il est encore assez rare que tu radotes ;
Tes écrits ne sont pas non plus trop estropiés ;
La goutte que tu prends ne t'atteint pas les pieds ;
Ta fourchette est solide ; et la rumeur circule
Que tu sais rajeunir quand l'ennemi t'accule.
Du reste, un conseiller législatif poli
M'a dit que tu n'étais pas du tout ramolli.

Tout naturellement, j'ai félicité l'homme
D'avoir trouvé cela sans son greffier. En somme,
Pour un malheureux être, à ton âge arrivé,
Tu parais un vieillard assez bien conservé.

Et puis, si la vieillesse est irrémédiable,
Elle est comme autre chose en ce monde, que diable !
Elle ne manque pas de compensations.
Le ciel n'a pas voulu que nous passassions
Notre vie à nous plaindre : il a mis pour chaque âge,
À côté du désert aride, un frais bocage ;
Et depuis Winnipeg jusques à Singapour,
Si chaque âge a du contre, il a, ma foi, du pour.

Ainsi, voyez l'enfance : elle est faible, ignorante ;
Le fouet de temps en temps, voilà sa seule rente :
Eh bien, quand, nez au vent, elle prend ses ébats,
C'est encor ce qu'on voit de plus chic ici-bas.

Regardez maintenant la frêle adolescence ;
Sans cesse on la verra pleurer son impuissance ;
Mais quels rêves charmants, pour tromper ses ennuis,
N'illuminent-ils pas et ses jours et ses nuits !

La jeunesse est brillante ; oui, la jeunesse est belle ;
Mais comme au sens commun elle est souvent rebelle,
L'expérience, hélas ! n'admire pas toujours
Les moyens qu'elle prend pour dorer ses vieux jours.

L'âge mur, aussi lui, ne manque pas de charme ;
Mais l'homme mûr a beau se porter comme un charme,
Se comporter idem, il n'est, dans tous les cas,
Qu'une victime en butte à mille et un tracas ;
Anxiétés, revers, ou chagrins de famille,
Souvent tout à la fois à sa porte fourmille.

Bref, je crois, à tout prendre, et sans être envieux,
Que l'avantage, en somme, est du côté des vieux.
On a fait son chemin tant bien que mal ; son rêve,
Ainsi qu'un vieux chaland échoué sur la grève,
N'a pas toujours donné ce qu'il avait promis ;
Mais, qu'on passe ministre ou qu'on reste commis,
On a fourni sa course, on a rempli son rôle,
Et pour un philosophe, au fond, c'est le plus drôle.
Enfin on est rassis, on compte, on a du poids ;
Si l'on aime un peu moins l'antique soupe aux pois,
On sait mieux déguster le bourgogne et le grave,

On pontifie un brin, on prend un air plus grave,
On impose ; il est vrai que l'on sait un peu moins
Tirer à la jambette et sauter à pieds joints ;
On n'est pas d'une force étonnante à la course ;
Mais, avec de l'argent en banque ou dans sa bourse,
On a beau n'être pas un clown, pour un coup prêt,
On a toujours assez de souplesse au jarret.

Vous me direz qu'un jour viendront les diabètes,
La goutte et cœtera, des maux plus ou moins bêtes ;
C'est vrai, mais à ces maux on peut se résigner,
Quand de jolis minois sont là pour les soigner.
Pour moi, rien que j'admire – et c'est du fanatisme –
Comme des doigts mignons frottant un rhumatisme.
Que ce soit par amour, ou même par devoir,
N'importe ! cela vaut la peine d'en avoir.
Essayez. vous verrez.

Et, puisque nous en sommes
À parler des vieillards, dites, quels sont les hommes
Qui près du sexe aimable ont le plus de succès ?
Je suis loin de vouloir intenter un procès
À ceux qui d'entre vous penseraient le contraire,
Mais, parole d'honneur, je veux me faire extraire

Le reste de mes dents, et mourir attentif
Aux débats d'un Conseil trois fois législatif ;
Et plus encor, je veux qu'on me force d'admettre
Tout ce qu'en son journal l'ami Pataud peut mettre,
– Que l'on me croie ou non – si les vieillards n'ont point,
Comme partout ailleurs, la palme sur ce point.

Qu'il soit fait en melon ou comme une échalote,
Le vieillard est toujours un être qu'on dorlote.
On est rempli pour lui d'attentions. Jamais
On ne manque de lui donner les meilleurs mets.
Souffre-t-il d'un bobo, vite, chacun s'empresse ;
Tisane, onguent, bandeaux, cataplasme ou compresse,
Tout lui tombe du ciel en veux-tu en voilà.
Caresses par ici, doux sourires par-là ;
Vierges à taille fine ou femmes plantureuses,
Matrones ou tendrons, toutes sont trop heureuses
De prodiguer leurs soins au trop heureux mortel.
La chose se comprend, n'est-ce pas ? rien de tel
Comme de n'être pas compromettant. On use
Du vieillard comme s'il était l'hypoténuse
Du triangle formé par les sexes humains.
A-t-on raison ? ma foi, je m'en lave les mains.
En tout cas, ce n'est pas aux vieillards à s'en plaindre ;

Et j'en ai vu souvent qui ne faisaient que geindre,
Pour mieux tendre un filet perfide, et saprejeu !
Savaient fort bien tirer leur épingle du jeu.
Pour ou contre, après tout, que voulez-vous qu'on dise,
Lorsque le pavillon couvre la marchandise ?

Et puis, quand les vieillards sont tant soit peu discrets,
Ou sont réputés tels, combien de doux secrets
Ne leur glisse-t-on pas tous les jours à l'oreille.
Pour moi, je n'ai jamais connu chose pareille
Au plaisir délicat d'être le confident
D'une enfant dont le cœur timide et débordant
S'ouvre aux naïfs parfums d'une amour fraîche éclosé ;
Sa candeur ne craint pas qu'on rie ou qu'on en glose ;
Et son âme se livre au plus franc abandon,
Sans redouter les tours de monsieur Cupidon.
C'est un sort sans égal.

Il est bien autre chose
À dire, ami Mercier, là-dessus ; mais je n'ose...
En voyant ton sourire et ton air résigné,
Je clos mon argument : le procès est gagné.
Aussi, si j'ai d'abord débuté par te faire
Des excuses pour m'être un peu, dans cette affaire,
Chargé du rôle ingrat d'annoncer un malheur,

Après réflexion, sans être un cajoleur,
Je te dirai, mon cher, tant le sujet m'excite,
Que, si quelqu'un te plaint, moi, je te félicite.

1889

Table

Préface à l'édition de 1908	4
Ode.....	8
Le quatorze-juillet.....	16
À sa majesté Victoria 1 ^{ère}	25
À M. l'abbé Tanguay	34
À S. A. R. le duc d'York et de Cornwall	39
Au poète national américain Longfellow.....	52
Salut au Mississippi	55
Au collège de Nicolet.....	58
À lady Edgar	63
Sursum corda	73
Toast à Louis-Amable Jetté	77
Stances	81
Un soir à bord.....	87
À Sarah Bernardt.....	89
À ma petite Louise	92
Le printemps	95
À Ovide Perreault	102
Salut à Albani.....	104
« Mille-fleurs » et « Sous les ormes ».....	106
In memoriam.....	108

Élégie	111
À Mgr Gravel.....	114
À ma fille Jeanne	117
Toast à Mark Twain	122
À M. Alcide Leroux	124
À une jeune fille.....	125
À lady Minto	128
À mon filleul Louis Bergevin	129
Prends garde !	130
Courage	131
À sir James M. Le Moine.....	132
Sur une feuille	133
Pour l'album de Mlle M***	134
Le Saguenay	135
Comme autrefois.....	137
Le souvenir.....	139
Les oiseaux du couvent.....	141
La nuit	144
Les plaines d'Abraham	147
The cottage where we met	149
To Mary	151
Pique-nique d'honneur.....	152
À Honoré Mercier	159

Cet ouvrage est le 173^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.